Frost 3364

LES ELEMENS

DU

RÉPUBLICANISME.

PREMIERE PARTIE.

Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner;
Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.

VOLT., *Discours en vers sur l'homme.*

Case
FRC
14642

PAR le Citoyen BILLAUD-VARENNE,
Député à la Convention Nationale.

A PARIS,

L'an premier de la République Française.

THE NEWBERRY
LIBRARY

Cet ouvrage est distribué en trois parties. Les deux premières contiennent l'exposition des principes, et la troisième l'application de ces principes, c'est-à dire, l'esquisse du gouvernement, qui en est la conséquence. Comme dans les circonstances actuelles rien n'est plus instant que de propager la lumière, je me suis déterminé à faire imprimer chaque volume progressivement, afin qu'il n'y ait pas un moment perdu.

ÉLÉMENS
DU
RÉPUBLICANISME.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.

CET ouvrage est ma profession de foi politique. Appelé par la confiance du peuple à parcourir la carrière d'un législateur, j'y marcherai avec plus d'assurance, après avoir fait connoître les principes qui doivent me diriger. Il n'est pas inutile que

l'homme public présente lui-même la pierre de touche de sa conduite. Quiconque a mis ses sentimens en évidence, ne peut y déroger impunément. Une honte éternelle l'attend à la plus légère déviation, et certes ce n'est pas un frein impuissant, que la crainte de se couvrir à jamais d'opprobre !

Voué, dans le principe, par inclination comme par état, à secourir l'innocence opprimée, en combattant l'injustice des hommes avides ou puissans, ce même penchant m'entraîna, dès l'année 1787, à consacrer tous mes soins à la défense des droits du peuple. Mais ami de la paix, de la solitude et de l'obscurité, mes premiers essais furent annonymes.

La fuite du parjure Louis XVI, en me pénétrant d'une indignation profonde, fut seule capable de m'arracher de ma retraite, pour me faire affronter les recherches inquisitoriales qui ont suivi le massacre du

Champ-de-Mars. Depuis cette funeste époque, mon ressentiment et ma haine pour la tyrannie, ont pris un accroissement égal, dans toutes les circonstances où l'intrigue et l'ambition se sont ouvertement liguées, pour enchaîner ma patrie. Sans doute il eût été difficile; après avoir soutenu de si grands intérêts, après avoir suivi tous les fils de la perfidie, toutes les bassesses des courtisans, toutes les horreurs du despotisme; après avoir été si vivement affecté du malheur des nations, presque toujours victimes des passions de ceux qui les gouvernent; il eût été bien difficile de ne pas s'occuper en même-tems de la recherche des vérités propres à soulager la nature, trop cruellement outragée, en la rappelant aux règles de la justice et de la raison.

Ce travail est le résultat de ce genre d'étude et de méditations. Seulement j'au-

rois désiré que mes autres occupations m'eûssent permis de lui donner toute la perfection qu'exige l'importance du sujet. Au moins y trouvera-t-on les principes et les bases principales d'une constitution, telle que je la conçois pour assurer la liberté et le bonheur du peuple. Je ne me dissimule pas que si je voulois mesurer l'entreprise à mes forces, dès ce moment il faudroit m'arrêter: car ce seroit être trop présomptueux, que de prétendre atteindre à la hauteur d'un Solon et d'un Lycurgue. Mais quelle vaste tentative seroit jamais hazardée, s'il falloit avant tout consulter ses moyens? Ce furent les grands efforts qui permirent toujours d'arriver aux grandes choses, et ce sont les grands évènemens qui provoquent les grands efforts. Or, il s'agit, dans ce moment, de proscrire les autorités vexatoires, l'inégalité flétrissante, la misère générale, l'avilissement du plus grand nom-

bre : il s'agit de substituer l'empire d'une loi raisonnée et juste, à la force arbitraire et meurtrière : il s'agit de rendre au peuple sa souveraineté, au corps politique sa vigueur, à la société entière les pacifiques bienfaits d'un gouvernement paternel. Quelle tâche superbe à remplir! Et qui peut ne pas être jaloux de pouvoir dire un jour : *J'ai coopéré, ou par mes actions, ou par mes écrits, à ce chef-d'œuvre de l'esprit humain !* Déja cette noble ambition est passée dans tous les cœurs ; chacun s'empresse, vole, et se fixe dans le poste que lui assignent son énergie et son patriotisme. C'est ainsi qu'au milieu d'un incendie terrible, on oublie son propre individu, pour ne voir le salut public que dans l'excès du courage, et dans le mépris de tous les obstacles. O nation Française ! jouis d'avance de ta sublime destinée ! Il t'est reservé d'effacer la gloire même des Romains. Ta va-

leur te fera, comme eux, triompher des puissances de l'Europe conjurées contre ta liberté: tes lumières et ta philosophie vont te placer au-dessus de ce peuple-roi, en ne te permettant de vaincre que pour briser les fers de la terre asservie !

LIVRE PREMIER.

De l'Homme.

Une question vivement agitée dans tous les siècles et chez tous les peuples, et qui pourtant est encore restée indécise parmi les publicistes et les philosophes, est celle de savoir si l'homme naît pour vivre isolé, comme les bêtes féroces, dans les déserts et dans les bois. L'immortel Jean-Jacques soutient l'affirmative, et prétend que l'état de sociabilité n'est qu'une convention fortuite, et nullement dans la nature. Cependant quand on cherche à l'approfondir dans ses développemens, tant moraux que physiques, tout porte à croire que cette opinion n'est pas la plus probable. Rousseau demande : *pourquoi dans l'état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme, qu'un singe ou un loup de son semblable?* A cette question on peut répondre par un autre exemple, qui, pris également dans la classe des animaux, devient par conséquent sans réplique ; car dans l'hypothèse de ce phi-

losophe, il résulte que ni le castor, ni l'abeille, ni la fourmi, n'ont aussi besoin de leurs semblables; et cependant ils vivent en société, sans qu'on puisse dire que leur réunion soit l'effet du hazard, puisque leurs relations mutuelles sont bien moins positives, bien moins impérieuses, que celles qui forment le lien des unions sociales que les hommes ont contractées.

Quiconque même aura étudié attentivement la nature, a dû remarquer que cet esprit de sociabilité existe dans les différentes espèces, à proportion de leur intelligence. Les singes, par exemple, vont presque toujours en troupe. Les éléphans marchent également par bandes nombreuses, ainsi que le cheval et le bœuf sauvages. Or, comment l'homme qui porte en lui tous les germes de rapprochement; l'homme qui, à des sentimens inséparables de ses premiers besoins, allie toutes les facultés propres à les fortifier, à les étendre; l'homme qui ne doit cette industrie, qui fait toute sa force, qu'à ses liaisons suivies avec l'homme, pourroit il être présumé avoir été jeté sur la terre, pour rester au-dessous de tous les animaux qui l'entourent, et pour en devenir la proie certaine, par sa stupide et craintive impéritie, suite ordinaire de son isolement? Admettre un pareil systême, ce seroit accuser

l'auteur des choses d'une inconséquence formellement démentie par la perfection de l'univers.

Quelquefois on a trouvé des hommes, errans seuls dans les forêts. Mais ce n'étoit pas la nature qui les y avoit placés; et ces êtres, abandonnés à eux-mêmes, ne devoient leur isolement qu'à des évènemens extraordinaires qui les avoient separés de leur peuplade ou de leur famille. Dailleurs il n'est sûrement pas échappé à l'observateur que, même dans l'état politique, tous les hommes qui vivent retirés ont une teinte de tristesse, qui prouve bien que c'est contrarier la nature, que c'est enlever à l'existence une partie essentielle de son objet, que de se séquestrer absolument de la société de ses semblables. Eh ! n'est-ce pas là que réside le foyer de nos sensations les plus délicieuses ? Diogène relégué dans son tonneau, se tient pourtant au coin d'une rue. Ne faut-il pas que l'admiration des passans le dédommage de l'abnégation de soi-même ?

Si c'est au fond de l'ame qu'est le siège de nos jouissances, ce qui les procure se trouve incontestablement au-dehors. Mal-à-propos diroit-on que l'homme sauvage, réduit aux simples besoins de la nature, doit vivre sans passions comme sans extension d'idées. Encore acqué-

roit-il dès le berceau, les sentimens qui tiennent de plus près à son existence : et quand la faim est le premier et le seul desir qui le presse, verra-t-il avec indifférence ceux qui s'empresseront de lui procurer des alimens, qu'il est incapable et de chercher, et même de connoître avant l'âge de six à sept ans ? Prenez-le lorsqu'il languit dans son berceau : l'homme, cette créature si superbe, n'est-il pas, à cette première époque de la vie, au-dessous de la brute la plus stupide ? Lui seul se trouve hors d'état de faire le moindre usage d'aucun de ses membres ; et quand l'oiseau, à peine sorti de la coquille, sait déja jeter ses ordures hors de son nid, l'enfant, abandonné à lui-même, seroit bientôt enseveli dans un cloaque d'immondices, si pendant plus de dix-huit mois ou deux ans, les soins les plus assidus ne suppléoient pas son insuffisance.

Sans doute, quand le jeune sauvage a acquis assez d'adresse pour frapper l'animal qui lui sert de nourriture, dès ce moment il peut s'échapper dans les forêts, et abandonner sa famille. Mais alors d'autres affections l'y rappellent naturellement. L'habitude qui a tant de force parmi les hommes ne lui permet plus d'oublier la cabane où il a coulé les premières années de sa vie. La reconnoissance qu'il doit à ses parens, forme

pour son cœur un lien dont l'étreinte est irréfragable ; les liaisons qu'il a contractées, servent encore à resserrer ce premier nœud ; et voilà l'homme sauvage, fixé dans la société par le développement de ses sensations morales, après y avoir été impérieusement arrêté par sa débilité prolongée et ses besoins primitifs.

C'est ainsi qu'en suivant la marche de la nature, on apperçoit l'homme invinciblement entraîné vers une multitude d'objets qui établissent et qui étendent insensiblement des rapports directs et nécessaires entre lui et ses semblables. Il n'est point de bonheur sans partage. Un témoin double nos plaisirs ; un compagnon donne plus d'assurance ; un confident distrait nos chagrins. Quand une bande de jeunes sauvages partent pour la chasse, ils s'enfoncent dans les bois avec moins de crainte, et l'ambition de se distinguer à l'envi, leur prête à-la-fois et plus d'ardeur et plus d'adresse. La gloire chez nous-mêmes n'a pas d'autre mobile : elle n'est rien sans les spectateurs.

L'amour-propre, toujours réveillé par les premières liaisons sociales, fait que l'être le plus indépendant, que le sauvage le plus farouche sacrifie lui-même à un sentiment qui est devenu la source de tous les biens et de tous les maux de cette vie. De-là cette émulation parmi les hordes

les plus barbares, et ces premiers élémens des arts mécaniques et grossiers; de-là aussi ces inimitiés irréconciliables entre des peuplades voisines, et ces guerres, dont les résultats font frémir : de-là enfin ce passage imperceptible de l'état sauvage à l'état civil, amené par des successions innombrables de siècles : car l'amour-propre est au moral, ce que la faim est au physique : l'un constitue le principe de la vie politique, et la seconde, de l'existence animale. Ainsi, dès que ce sentiment utile et funeste, a communiqué au génie son premier essor, à l'ame plus de vigueur et plus d'action, au corps plus de force et plus d'activité; chaque jour la sphère de la pensée s'élargit, les connoissances arrivent, l'industrie se dévelope, les desirs se multiplient, de nouveaux besoins se réalisent, de nouveaux métiers s'inventent, le travail constitue le droit de propriété, la nécessité des loix se fait sentir, une force publique devient indispensable; et au bout de trois à quatre mille ans, un peuple stupide d'Hottentots se trouve transformé en Carthaginois, ou en Romains.

LIVRE II.

Résultats d'une civilisation mal combinée.

POUR établir un bon gouvernement, il faut analyser l'homme dans sa nature, dans sa destination, dans ses développemens, dans ses rapports, dans ses droits, dans ses devoirs : il faut que les règles qu'on lui donne soient tellement inhérentes à ces premiers anneaux, qu'elles puissent y fixer chaque individu impérativement, sans pourtant lui faire sentir, ni contrariétés vexatoires, ni gêne compressive. C'est là le grand art de la législation ; art qu'il fut toujours si difficile d'atteindre, que depuis le commencement des siècles, les génies les plus rares ont presque perdu leur peine à le chercher, par cela même qu'ils ont moins songé à faire des loix conformes à l'essence du cœur humain, et à la véritable organisation de toute société civilisée, qu'à changer partiellement l'administration de leur pays, en consacrant plus ou moins les mêmes préjugés et les mêmes erreurs politiques.

L'homme, au physique comme au moral, est un composé de tous les contraires, plus ou moins modifiés par le climat, par l'éducation,

par le gouvernement, par les mœurs, par ses habitudes. Qui a pris soin de l'étudier, sait que sa constitution est un alliage incohérent de force et de foiblesse, d'élévation et d'abaissement, de raison et d'inconséquence, d'esprit et de stupidité, de desirs et d'insouciance, de sensibilité et de barbarie, de droiture et d'astuce, d'espoir et d'inquiétudes, d'enjouement et d'ennuis, d'amitié et de haine, de reconnoissance et d'ingratitude, de générosité et d'envie, d'amour-propre et de turpitude, d'émulation et d'indolence, d'adresse et d'impéritie ; en un mot, l'homme trouve en lui autant de perfections et de defauts, qu'il est susceptible d'éprouver de sensations différentes, dont son ame et son imagination sont tour-à-tour le centre et le mobile.

Ces germes féconds de passions diverses se développent nécessairement à mesure qu'il s'éloigne de son état primitif. La destination de tout être vivant est visiblement de faire son bonheur par la jouissance de tout ce qu'il peut mettre à sa disposition. L'instinct de la brute, comme la volonté libre et réfléchie de l'homme n'ont pas d'autre but. Seulement ce qu'on nomme instinct n'étant qu'une simple impulsion des besoins conservateurs de l'existence et de l'espèce, ce sentiment reste toujours circonscrit dans les mêmes bornes;

tandis que notre imagination ardente, en étendant à l'infini la sphère de nos idées, nous inspire, dans une proportion égale, de nouvelles sensations, d'où naissent immédiatement de nouveaux desirs et de nouvelles jouissances. Aussi lorsque le sauvage, dans son idiome, n'a point d'expressions pour rendre les idées de mensonge, de trahison, de flatterie, d'avarice, d'envie, de présomption et de luxe; parce qu'il est encore étranger à toutes ces passions; sont-elles pour les nations policées autant inhérentes à leurs mœurs, que diversifiées dans leur langage.

Cependant la nature, qui a tout prévu, n'a pas manqué de mettre constamment le bien à côté du mal, et de placer l'homme au centre, en lui donnant un discernement sûr et profond, à l'appui de sa volonté, afin que celle-ci pût à jamais se maintenir dans un juste équilibre. A la vérité, chez toutes les sociétés politiques, ce même équilibre se trouve absolument rompu; mais la faute doit particulièrement en être imputée aux institutions sociales qui, toujours vicieuses, ont provoqué les égaremens du cœur et de l'esprit, au lieu de venir au secours du jugement et de la raison, pour arrêter, pour enchaîner même la violence des passions, en réprimant leur délire.

Quand on fixe ses regards sur toutes les na-

tions qui se sont succédé depuis le commencement des siècles, il seroit difficile de distinguer dans leurs gouvernemens les principes de justice et de sagesse qui devroient en constituer l'essence. Par-tout l'homme vivant sous l'empire des loix destinées à cimenter ses droits et son bonheur, est pourtant foulé et martyrisé par elles. Par-tout la multitude fut sacrifiée à un petit nombre d'individus privilégiés. Par-tout les avantages, les encouragemens, l'aisance reposent uniquement sur quelques têtes altières. Partout, en un mot, l'homme est à une distance infinie de l'homme; et de même que l'éducation, l'etude et l'usage du monde rendent la caste exclusivement favorisée, supérieure par ses lumières, par ses penchans, par ses relations, par son écorce: de même l'abandon, l'ignorance, et la misère de la majorité du peuple, le plongent et le retiennent à l'envi dans la rusticité et dans l'avilissement.

Si l'homme sauvage conserve une égalité parfaite, c'est que la restriction uniforme de ses facultés morales laisse tous les individus sur la même ligne. On peut encore faire cette remarque chez le villageois, qui, plus rapproché de notre primitive condition, en retient davantage la teinte et la simplicité. Mais dans les villes, devenues

l'asyle

l'asyle des arts et des sciences ; dans les villes où le génie se déploie plus ou moins, selon ses dispositions naturelles, ou suivant les facilités qu'il rencontre ; dans les villes ou parconséquent les passions et les lumières s'électrisent mutuellement ; c'est-là qu'on apperçoit, pour ainsi dire, autant de nuances parmi les hommes, que le progrès des connoissances acquises peut admettre de périodes.

Cependant toutes ces variations se fondent dans les mœurs de chaque nation, dont le gouvernement fixe les modifications et l'empreinte, comme le climat et la position locale en déterminent le caractère et l'esprit. Ainsi les hommes placés au septentrion, ont pour eux la force du corps et la vigueur de l'ame ; ceux du midi doivent à une imagination vive et brillante, beaucoup d'industrie et de penchant pour les arts ; et les peuples qui se trouvent au centre réunissent plus ou moins de ces différentes qualités, suivant le degré qu'ils occupent sur le globe. Car si sous la zône torride, un cerveau plus desséché, ou la lymphe plus coagulée par le bouillonnement perpétuel du sang, rendent l'homme, ou presque brute, ou l'être tout-à-la-fois le plus lascif et le plus indolent ; celui qui naît sous le pôle est tellement dégradé par

la rigueur de la température, qu'il ne paroît qu'un rejeton rachitique de la nature avortée. Enfin un pays sauvage, ou voisin des mers orageuses, communique au caractère une trempe forte, farouche ou sombre. On a même observé que le vent d'Est, qui dans la Manche provoque les tempêtes, est celui qui frappe les Anglais de consomption. Mais l'habitant des montagnes porte en lui-même l'élévation de sa demeure aérienne; et il n'est pas rare, en parcourant la Suisse, de trouver, sur le Jura ou dans les Alpes, des pâtres ayant une houlette à la main, un sabre à la ceinture, et des livres qu'ils lisent et méditent attentivement. Aussi ne sont-ce pas de tels hommes que le despotisme et l'aristocratie savent atteindre. Ils vivent et demeurent libres comme l'air qu'ils respirent.

Ce n'est pas que le naturel, malgré sa force, ne soit à la longue altéré, vicié même par les mœurs et les loix dégénérées, auxquelles pourtant il sert, dans le principe, et de base et de règle. Delà résultent encore de nouvelles causes de modifications, qui apportent tant de différences entre les peuples les plus voisins, donnant à chacun cette forme particulière et nationale qui frappe au premier coup-d'œil, et qui s'efface si difficilement, à la suite même d'une

longue émigration. De-là pareillement cette dissemblance entre le simple et paisible cultivateur, et le citadin subtil, inquiet, avide et fastueux; parce que le premier, à mesure qu'il se trouve plus éloigné de la contagion des villes, devient et plus inaccessible à leurs usages, à leurs vices, et moins influencé par l'ascendant corrosif d'un gouvernement corrompu. Etre fortuné! qui conserve dumoins le calme inaltérable d'une conscience pure, quand il reste si fort en arrière! et qui dans les siècles de dépravation et de désordre, paroissant un objet d'envie aux hommes harcelés par leurs propres excès, les avertit à la fin qu'il faut se rapprocher de la nature, pour recouvrer le bonheur.

Chez les anciens, et dans ces tems qu'on peut appeler le véritable âge d'or, où chaque nation régloit elle-même ses droits et ses devoirs, tems où l'oppression et l'oubli ne retomboient que sur une classe d'esclaves exotiques; alors le peuple, réuni dans un cercle souvent très-resserré, et partageant à-peu-près également les avantages d'une administration collective, paroissoit au même niveau pour le génie, pour les goûts, pour le ton, pour l'idiôme. Les deux passions, qui les premières prédominent dans l'ordre civil, c'est-à-dire l'amour de la gloire,

et la soif de l'or, ouvrant à l'ensemble deux routes opposées, ont dû mettre seules quelques disparates dans le mouvement politique. Encore cette marche contraire n'est-elle devenue très-ostensible, qu'après une longue suite de siècles, et quand de grands succès, dans les combats, électrisant l'ambition des généraux d'armée, et des chefs de l'empire, l'orgueil, la cupidité et le desir des jouissances, qui arrivent avec l'amas des richesses, unies à des pouvoirs illimités, eurent remplacé, dans leur cœur, le désintéressement républicain, et l'héroïsme des vertus civiques.

Ainsi dans tout état civilisé, la première nuance que l'on découvre, présente deux classes d'hommes bien distinctes : *les citoyens* et *les individus*. Les citoyens sont ceux qui, pénétrés des devoirs sociaux, rapportent tout à l'intérêt public, et qui mettent leur bonheur et leur gloire à cimenter la prospérité de leur pays. Ce noble dévouement ne devient un sentiment universel que dans les empires où le peuple et le souverain font unité, ce qui signifie tout régime qui conserve à la nation une influence directe sur le gouvernement; car alors chaque membre de l'association politique, lié personnellement au succès de son admistration, confond ainsi naturellement

ses intérêts avec ceux de la patrie et n'ayant au-dessus de lui aucun mobile de séduction, il ne peut concevoir de long-tems un plus grand avantage que l'utilité de servir la nation, qui est le tout dont il fait partie intégrante. Les individus, au contraire, sont ceux qui s'isolent, ou plutôt qui savent moins travailler au bien public que calculer leur profit particulier : en un mot, ce sont des êtres qui cherchent à rompre l'équilibre de l'égalité, pour accroître leur bien-être personnel en usurpant celui des autres. L'état finit donc par être peuplé d'individus, dès qu'une fois il existe un ordre de choses qui sépare l'intérêt du gouvernement de celui de la nation. Ce qui pour l'ordinaire achève de consommer cette révolution funeste, est la perfidie des chefs de l'administration, qui, pour donner plus de latitude à leur cupidité, et plus d'à-plomb à leur pouvoir, ne manquent jamais de s'entourer de créatures, et de corrompre, à force de largesses et de distinctions, la portion éclairée du peuple, afin d'enchaîner l'autre plus facilement : de-là tant d'égoïsme dans les monarchies, et tant de civisme dans les républiques.

Mais à peine ce premier effet du relâchement des mœurs se laisse-t-il appercevoir, qu'on peut assurer que l'état court à sa perte ; puisque tous

les liens de la société se relâchant insensiblement, ne peuvent plus conduire le corps politique qu'à une dissolution absolue, à moins qu'il ne soit ressaisi, et arrêté dans une nouvelle étreinte par la main de fer du despotisme. Tel fut le sort des républiques de la Grèce et de Rome; de Rome, qui devenue maîtresse du monde connu, fut asservie par ses propres forces, et comme accablée sous le poids gigantesque d'une grandeur toujours désastreuse.

C'est à l'époque de ces mémorables révolutions que s'ouvre nécessairement une nouvelle scène. L'ambition insatiable du pouvoir ne se contente pas long-tems d'opprimer une petite cité. La guerre et la victoire étendent rapidement le cercle de sa domination, et trois à quatre cens lieues de pays conquis, ne forment plus qu'un seul empire. Or, chez toute grande nation il existe, pour ainsi dire, trois peuples qui diffèrent par leurs passions, par leurs préjugés, par leurs manières, par leur costume, par leur langage même: l'un est disséminé sur la surface des campagnes; les deux autres s'entassent et se vautrent dans la fange des villes. C'est particulièrement dans celles dont la population est immense que les extrêmes, en tous genres, surchargent le tableau de contrastes plus saillans:

c'est-là que l'érudition siège à côté de l'ignorance; que la politesse règne auprès de la grossièreté; que le vice prend, à la fois, une teinte aimable et dégoûtante, et que la fortune et la misère distribuent à chaque individu l'empreinte du bonheur ou du malheur, suivant qu'il naît dans l'aisance ou dans la pauvreté.

Mais quand tous les développemens des facultés morales et tous les résultats de l'existence politique ne découlent plus que d'une source viciée, n'importe la caste où le hazard ait jeté l'homme; sa difformité, en l'analysant, paroîtra la même. Le riche fut et sera toujours le fléau des sociétés policées. Jamais la vertu ne devint la règle de sa conduite. Il est trop près des tentations, et il a trop de facilités à satisfaire ses penchants, pour ne pas sans cesse tomber, ou dans tous les délires d'une imagination chaleureuse, ou dans tous les écarts d'un cœur perverti. Ordinairement le riche est imprégné d'orgueil, d'ambition, d'avarice et de mépris pour ses semblables. Jeune, tous les instans de sa vie sont livrés à la dissipation, à la débauche, et souvent au scandale. Dans l'âge mûr, ses regards se fixent sur l'attrait des grandeurs et d'un accroissement de fortune. S'agit-il d'arriver à son but, les bassesses, l'impudence et la perfidie

sont ses moyens ordinaires. Il paroît d'autant plus hardi à commettre le crime, que dans cette hypothèse, l'impunité est acquise à quiconque possède assez d'or pour faire taire les loix. Seulement, afin de ne pas se rendre trop odieux, il n'épargne rien pour éblouir le peuple par l'éclat de son opulence, ou pour masquer sa scélératesse par un extérieur imposant. Il affecte donc beaucoup de cette politesse qui flatte toujours, parce qu'elle paroît l'emblême d'une certaine aménite de mœurs, et que d'ailleurs on croit devoir infiniment à celui qui, placé à une si grande hauteur, veut bien descendre jusqu'à montrer quelques égards pour de misérables pigmées : ou encore, s'il est né avec un caractère altier, il conserve un ton de suffisance qu'on prend pour cet air de dignité qui décèle une ame élevée ; et c'est ici que l'illusion de l'ignorance réside à la place du bon sens.

Par fois l'ostentation ou des vues corruptrices ont déterminé le riche à laisser tomber quelques largesses de ses mains : mais jamais l'humanité souffrante ne sut lui arracher un bienfait. Eh ! comment son ame, blasée sur tout, pourroit-elle être accessible à un sentiment de compassion, quand elle est fermée à la reconnoissance, à l'amitié, à l'amour même ? Eclairé par l'usage

du monde, il ne se conforme aux opinions du vulgaire que pour le tromper plus facilement, en perpétuant la superstition fille de l'impéritie et de l'apédeutisme. Le fourbe ! il est autant ami des prêtres, qu'ennemi de la divinité. Cette idée fait son supplice. Il voudroit bien pouvoir se dissimuler l'existence d'un Etre suprême, nécessairement rénumérateur de la vertu et vengeur du crime. Il s'étourdit autant qu'il lui est possible, en courant sans cesse après la distraction et le plaisir qu'il confond avec le bonheur. Mais sa santé, qu'altèrent chaque jour des excès multipliés, le rappelle malgré lui aux remords qui l'attendent au terme : et quand enfin la tombe s'entrouvre à ses yeux, dès-lors l'humanité est en partie vengée de ses insultes et de ses attentats ; car l'enfer est dans sa conscience.

Cependant, si l'accumulation des richesses devient un mobile de perversion, en plaçant l'homme dans un cercle de passions non moins expansives qu'électrisées, l'excès de la misère et du besoin le précipite plus impérieusement peut-être dans la dépravation et le crime. C'est pourquoi la classe opposée à ce qu'on nomme si improprement *les grands d'un état*, est communément plongée dans tous les vices qui accompagnent l'avilissement de l'indigence et la pusillani-

mité de l'esclavage. Le peuple, ce mot qu'on prononce si souvent, et sur lequel on ne réfléchit guères, le peuple est la portion d'hommes qui inspire le plus d'intérêt à l'ame sensible, et le plus de mépris à l'être inconsidéré, qui n'apperçoit dans cette caste que des individus destinés à vivre dans l'abrutissement de l'ignorance, et dans l'opprobre d'une débauche sale et honteuse. Jouet infortuné des maîtres du gouvernement et des intrigants leurs favoris et leurs fauteurs, comment veut on que languissant dans la pénurie la plus extrême, et sans voir jour à sortir d'un état si désespérant, il n'ait pas le moral aussi circonscrit, aussi défectueux que le physique ? La misère n'est point un défaut, mais elle en devient une source féconde. Ce sont les grands besoins qui portent l'homme aux grands crimes. Le premier, le plus puissant de ceux qui dérivent de la nature est le maintien de l'existence. Or quiconque est en proie à toutes les horreurs de la nécessité, ne cherchera-t-il pas, à quelque prix que ce soit, à se procurer le morceau de pain qui lui manque ? L'homme dans cette affreuse position sera d'autant moins scrupuleux, que l'exemple des concussions du gouvernement devient pour tous un encouragement au brigandage. Le travail n'est même pas une ressource

pour lui : car s'il est né de parens absolument sans moyens, le voilà condamné dès le berceau à ne pouvoir ni se former, ni s'instruire, et à rester souvent sans profession, et hors d'état de gagner sa vie. Confondu d'ailleurs avec d'autres misérables, il partage bientôt leurs mauvais penchans ; il adopte leurs habitudes vicieuses ; il revêtit comme eux cette rusticité hargneuse, qu'on doit sans doute attribuer à un caractère si justement aigri par des souffrances incalculables. Néanmoins pris individuellement, sa souplesse et sa soumission paroissent sans bornes. Peu s'en faut qu'il ne tombe aux genoux du riche quand il s'en approche. C'est un dieu pour lui, qu'il révère dans le particulier, afin d'en obtenir partiellement l'allégement de sa pénible existence. L'usage de se prosterner n'a pas d'autre origine que la nécessité d'invoquer du secours.

L'ignorance du peuple fait son plus grand malheur. C'est elle qui le rend crédule, superstitieux, incapable de connoître les vérités essentielles. C'est cette ignorance qui le livre sans cesse à l'hypocrisie des prêtres, et à l'astuce des gouvernemens. Poussé par la curiosité qui tient de si près à l'inscience, il est très-amateur de nouveautés, et tout ce qui lui paroît extraordinaire,

l'arrache précipitamment à ses travaux, enchaîne toutes ses facultés morales et physiques, et le plonge, au gré des fourbes, dans toutes les erreurs de l'illusion. Aussi les despotes et les ambitieux s'appliquent-ils singulièrement à éterniser cette impéritie, d'autant plus funeste qu'elle s'oppose aux progrès des lumières, par le fanatisme qu'elle fomente, et par l'aveuglement qu'elle perpétue. Tant que le peuple reste à ce point de stupidité, il est si facile de lui inspirer telle passion que l'on veut, qu'on va même jusqu'à ériger son esclavage en principe. C'est pourquoi il a constamment si peu de tenue. On le voit tour à-tour enthousiaste et ingrat, sage et inconséquent, énergique et pusillanime; parce que son jugement est plutôt réglé par les circonstances, que déterminé par le raisonnement. Sous la verge de la tyrannie, il rempe comme un ver. Le simple appareil de la force le fait trembler, et la moindre distribution de quelques poignées d'argent, devient suffisante, pour qu'il perde tout souvenir de ses soins et du mécontentement le plus profond et le plus légitime. Il est si léger à croire, sur-tout les mauvaises nouvelles, qu'elles lui impriment plus d'effroi ou de consternation, que la présence même du mal, qui souvent lui restitue toute sa vigueur et sa

force. Perpétuellement à la gêne, et toujours pressé d'en sortir, il se passionne pour quiconque s'annonce comme son libérateur, et l'abandonne dès qu'il voit ses espérances trompées. Avec un chef, le peuple est capable des plus grands efforts; le perd-il, ce n'est plus qu'un troupeau, qu'un rien épouvante, et disperse dans un instant.

Mais ces évènemens sont réservés pour les temps de crise. Il faut des siècles de persécutions avant qu'ils éclatent. On a beau dire, le peuple n'est pas si facilement poussé à bout; il a besoin d'essayer ses forces avant de les connoître. Mais long-temps l'impulsion coërcitive du gouvernement s'y oppose, et plus long-temps encore, le soin de pourvoir à son existence ne lui permet pas d'y songer. Le peuple paroît même si convaincu de son impuissance politique, qu'on le voit par-tout chercher, pour ainsi dire, à s'abrutir de plus en plus, afin, sans doute, d'accroître sa patience, et d'éloigner une entreprise que la terreur, répandue par la tyrannie, lui montre au-dessus de son courage et de ses moyens.

Dans cet état de compression et de détresse, il reste pourtant encore un de nos plaisirs factices à la disposition du peuple, et ce plaisir doit

d'autant mieux le séduire, que seul, en effet, il est propre à l'étourdir momentanément sur l'étendue de son malheur. Cette jouissance lui tient lieu de philosophie. Son ame se dilate à l'aspect d'une enseigne de marchand de vin : la perspective de pouvoir y passer quelques heures, lui fait oublier les peines et la fatigue de plusieurs jours : lorsqu'il en sort, son délire prolonge encore sa joie tumultueuse. Etre trop digne de compassion, j'ai aussi quelquefois murmuré contre les écarts de ton ivresse ! mais je ne songeois pas dans ces momens d'humeur, que pour une insulte que tu faisois aux passans, tu en recevois mille à chaque instant de ta vie ; car ton état d'abjection est un outrage continuel ! Non, ce n'est pas à toi qu'il faut s'en prendre, c'est à la dureté du gouvernement, à sa rapacité, à ses désordres, à son injustice, dont tout le poids repose particulièrement sur ta tête. Et vous, qui osez mépriser de tels hommes ; vous, que le hasard ou l'intrigue conduisent si souvent au timon des affaires ; vous, pourtant, dont le devoir est de veiller au soulagement du malheureux, et de le rendre estimable en le dirigeant vers le bien, n'est-ce pas votre insouciance, votre orgueil, votre égoïsme qui le laissent croupir dans cet abandon cruel ? Ne sont-ce pas vos concus-

sions éternelles qui, dévorant la fortune publique, contraignent les indigens, que vous créez, à devenir, à leur tour, infidèles, voleurs, assassins? Si dans leur pauvreté ils conservent encore quelques vertus, ils ne les doivent qu'à la nature, tandis qu'ils tiennent de vous seuls l'impulsion de tous leurs crimes.

Les premières atteintes de l'infortune ne portent d'abord celui qu'elles frappent, qu'à s'entacher de quelques filouteries : mais bientôt ses succès lui font prendre l'habitude du vice, et l'oubli de tout principe d'honneur éteint, par fois, jusqu'aux sentimens d'humanité. Aussi quelle est l'époque où un empire se trouve infecté de brigands et de meurtriers? Celle où les dilapidations des chefs de l'état ont tellement accru les impôts, que leur masse n'est plus dans aucune proportion avec les ressources des contribuables: celle où le luxe égale la misère publique : celle où, par conséquent, une grande portion des citoyens vit d'intrigues, ou sont riches des appointemens attachés à des emplois inutiles et à des occupations oiseuses, tandis que l'ouvrier reçoit un salaire insuffisant pour faire subsister sa famille, et que le cultivateur glane à peine de quoi payer ses contributions : celle, en un mot, où la mollesse, la cupidité, la soif du plaisir et le

faste, sont des idoles que chacun encense, et qui trouvent des autels jusques dans les campagnes limitrophes des grandes villes. Alors la chereté des denrées, croissant avec l'étendue des dépenses, les produits ordinaires du travail ne peuvent plus combler la mesure des besoins, même de première nécessité, et la pauvreté du peuple contribue à le pervertir, en l'obligeant, comme malgré lui, d'ajouter aux moyens honnêtes, des ressources qui ne le sont pas.

On a souvent cité, avec admiration, ce bon mot de Henri IV, *cette poule qu'il désiroit voir mettre au pot par le citoyen le moins riche de tous.* Cette idée d'un prince, devenu plus célèbre par ses vues bienfaisantes, que par leur exécution, n'a peut-être jamais présenté à l'esprit que l'expression d'un mouvement de sensibilité. Moi, j'y reconnois le vœu de la politique la plus profonde; car en rendant l'aisance au peuple, on ne lui restitue pas uniquement le bonheur, mais on le soustrait à tous les vices, à tous les désordres inséparables de la mendicité. Toujours les mœurs se conservent plus pures, où les moyens de subsister sont plus uniformément départis. Voyez l'habitant des campagnes, non pas positivement celui qui avoisine trop les cités; malheureusement, cette proximité lui commu-

nique

nique un peu d'alliage : pour l'ordinaire on trouve chez ce dernier quelques-uns des défauts qui entachent le mercenaire des villes : comme lui, il est trompeur et frippon; comme lui, il fait consister tout son plaisir à boire. Cependant il y a cette différence, que les vices du villageois, toujours tempérés par la pureté de l'atmosphère et par le calme de la nature, ne l'entraînent jamais dans une dépravation complette : aussi à mesure qu'on pénètre dans les campagnes, le spectacle de la simplicité et de l'innocence s'y développe-t-il sensiblement. C'est aux lieux habités par ces agriculteurs qui, bêchant eux mêmes leur propre héritage, obtiennent de leurs pénibles travaux les bienfaits d'une heureuse médiocrité, qu'on rencontre la réunion de toutes les vertus : là, nulle précaution, nulle méfiance injurieuse; de simples haies forment la clôture de chaque enceinte, et pendant le jour, toutes les portes ouvertes semblent dire aux passans : *Dans l'asyle de l'innocence, tout est offert de si bon cœur, que ce n'est pas la peine de songer à le dérober.*

Traverse-t-on un de ces villages, dont l'aspect est aussi riant que modeste, au lieu de cette agitation tumultueuse des villes, qui ressemble à la tourmente des mers orageuses, on jouit du

tableau calme et diversifié d'occupations universellement distribuées, et soulagées par les charmes de la gaité, et par les chants de l'allégresse. Si la fatigue ou la curiosité conduisent sous quelque chaumière, ce ne sont pas les déférences de la servitude qui président à l'accueil qu'on y reçoit, mais ce vif et généreux empressement qui tient au penchant inné d'obliger autrui. Il ne faut même point être connu pour y trouver un réfuge. Le premier étranger qui se présente est admis avec un plaisir égal. Le paysan accoutumé à compter ses amis par ses concitoyens, ne voit dans tous les hommes que des êtres dignes de son affection : car avec son air agreste, il n'a rien de cette rudesse rebutante, et sa candeur mitige parfaitement sa grossièreté.

Suivez le cultivateur au milieu des champs, où la peine qu'il se donne paroîtroit excuser des mouvemens de brutalité : hé bien, c'est-là que toujours sensible et généreux, ses soins s'étendent jusqu'aux animaux qui partagent le poids de ses fatigues. Ce n'est point avec l'expression dégoutante de la colère, ni les transports révoltans de la fureur, qu'il obtient de ceux dont il se sert les services qu'il en exige. S'il leur parle, c'est pour les encourager en les flattant. Souvent il soulève leur charge afin de les soulager, quand

la route est longue ou raboteuse. Aussi règne-t-il entr'eux un lien d'amitié, même visible; et tandis que le maître n'épargne rien pour alléger le fardeau de son cheval, celui-ci, très-attentif à lui complaire, double sa marche et ses efforts, au premier mot, au moindre geste.

Le laboureur rejoint-il, vers le déclin du jour, sa respectable famille; comment ne pas être pénétré d'attendrissement, en jouissant de la scène touchante qu'offrent l'épanchement de sa tendresse, et l'union réciproque qui règne dans sa maison? Ce ne sont pas ces éclats ſcandaleux, ni ces cris perçans qui trop souvent dans les villes annoncent le retour de l'artisan chez lui. Aux champs, le père et la mère n'ont jamais ou presque jamais de querelles ensemble, et leurs enfans, témoins de leur accord, vivent dans la plus parfaite intelligence.

C'est d'ailleurs l'intérêt qui divise les cœurs; ce sont principalement ces préférences marquées, qui, promettant à l'un plus d'avantages qu'à l'autre, réveillent la jalousie, et sément la discorde parmi les frères. mais au fond des campagnes, où la fortune réside dans le travail, ce levain perfide ne vient point rompre les nœuds primitifs de la société, ni éteindre les sentimens les plus sacrés de la nature. Jamais un fils parri-

cide n'imagina de compter les jours des auteurs de son existence. L'idée de leur trépas est affreuse pour lui, et leur perte dévient le premier et le plus douloureux chagrin qu'il éprouve dans sa vie.

Si l'homme dans ces contrées champêtres n'excite pas l'admiration, par la sublimité de son génie, ou par des chef-d'œuvres sortis de ses mains, il transporte, il pénètre l'ame par des vertus qui paroissent une fiction aux habitans des villes. Ses mœurs sont tellement pures, que, quoiqu'éloigné des regards de la justice et de l'action du gouvernement, jamais l'ordre public n'est troublé dans ces hameaux, centre de la tempérance, de l'activité et de la fraternité patriarchale. Séjour enchanteur! heureux celui que la sagesse appelle de bonne heure dans tes foyers pour y couler tranquillement quelques portions d'une vie perdue dans les oscillations, les contrariétés et les soucis du grand monde! mais plus heureux encore celui qui n'étant jamais sorti de ton enceinte, en savoure d'autant mieux les délices que son esprit et son cœur ne sont pas dépravés par l'habitude d'une autre existence!

Cependant, quelqu'isolée que soit cette retraite, elle n'est pas toujours à l'abri des calamités publiques. Un temps vient, temps marqué

par la progression des siècles, tems qui semble être le terme périodique fixé par la nature, pour la rénovation de toutes choses, amenée par la dissolution graduelle de tout ce qui existe : tems tout à la fois désastreux et régénérateur ; ce tems répand aussi son voile sombre et funèbre sur la surface des campagnes les plus reculées. La misère, suite ordinaire d'une administration avide et corrompue s'introduit alors dans le séjour du cultivateur, et y conduit avec elle les soucis inséparables du besoin. Si le villageois, qui ne doit son bonheur qu'à ses vertus, ne peut unir son existence politique à celle des cités, que parce qu'il est comme étranger au gouvernement, n'ayant aucune part aux avantages qu'il offre à l'ambition ; cependant ce même villageois se trouve toujours le premier à ressentir les atteintes d'un despotisme déprédateur. L'administration a tout fait pour lui, tant que l'aisance qui naît de la culture des champs n'est point totalement absorbée. Mais sitôt que des contributions énormes engloutissent le produit entier des récoltes ; sitôt que le laboureur qui possède à peine le nécessaire voit néanmoins saisir chez lui quelques misérables effets acquis à force d'économie et de labeurs, pour achever le paiement d'une cotte d'imposition accablante ; dès-lors la désolation

règne dans les campagnes, le découragement la suit, la désertion commence; et la stérilité d'une terre mal cultivée doublant l'indigence de celui qui reste, elle le place entre les angoisses d'une vie languissante, et les vexations sourdes et meurtrières de la rapacité fiscale. Dès-lors aussi, l'époque d'un grand déchirement n'est pas éloignée. Car le peuple des villes ayant des passions plus fortes, et se trouvant plus près de la tyrannie, et plus victime par conséquent de ses abus, est poussé par ses excès mêmes à faire éclater son désespoir; et ses attentats, si connus dans les tems d'une dissolution générale, les vols et les assassinats multipliés peuvent être regardés comme les avant-coureurs, ou si l'on veut, comme les hostilités d'une classe qui souffre trop, contre celle qui l'opprime sans relâche.

Ainsi le jour luit enfin où le trône des despotes s'écroule entrainé par sa hauteur démesurée, et dans ce moment, les vengeances d'une nation qui secoue le joug paroissent d'autant plus terribles, qu'elle abbat des têtes que sa patience avoit respectées pendant des siècles, quoique souillées de forfaits, et n'inspirant que l'exécration.

Pourquoi faut-il que dans ces instans décisifs, le défaut de lumières et d'expérience vienne

encore mettre obstacle au retour de la prospérité publique ? Montesquieu a dit avec raison, qu'un peuple flétri par l'esclavage ne savoit plus voir que le despote qui lui devenoit odieux ; et que dans tous les soulèvemens contre l'oppression, les poignards, comme à Rome ou à Constantinople, ne frappoient que les tyrans, sans jamais renverser la tyrannie. Dans la transition rapide que produit l'éclair d'une insurrection, le peuple débarrassé tout-à-coup du poids aggravant de ses chaînes, prend la stupeur de ses ennemis pour leur défaite entière. Les coups qu'il a portés l'étonnent lui-même, et sa première timidité le rappelle aussi-tôt à l'obéissance qu'il rend de nouveau à ces hommes qui, agens du régime proscrit, étoient les complices de ses concussions et de ses forfaits. Dépourvu d'ailleurs de toute connoissance politique, le peuple se voit contraint de s'en rapporter encore à eux, comme étant seuls capables de régler ses droits, et de gérer un grand empire.

Mais à peine sont-ils ressaisis de l'autorité, que rassurés par la confiance qu'on leur accorde, autant que par un pouvoir qui procure tant de moyens d'asservissement, ils ne songent plus qu'à s'opposer à l'établissement d'un ordre de choses qui blesse leur orgueil, et qui gêne leur

cupidité. Quelques intrigans, chez qui les révolutions développent des talens, en les électrisant par la perspective de pouvoir atteindre par-tout où l'ambition sait aspirer, viennent se joindre à ces perfides, et seconder leurs efforts pour replonger le peuple dans l'esclavage. Loin donc de réparer les maux accumulés par des siècles de brigandages et de persécutions, les nouveaux chefs du gouvernement travaillent à l'envi pour rendre ses plaies plus profondes et plus douloureuses. Par une extension continuelle de calamités, ils espèrent paralyser l'énergie du peuple, en lui persuadant que dans l'état civil il n'est que deux manières d'être, *le mal et le plus mal.* Ils espèrent que moins faciles à distinguer dans la foule des fonctionnaires publics, il leur sera plus aisé de ne pas attirer sur eux individuellement la haine générale : ils espèrent que leurs dilapidations seront couvertes par une réaction prochaine et combinée : ils espèrent enfin que l'anarchie qu'ils fomentent, leur servira de prétexte pour employer la force, et ramener le règne de l'arbitraire, soit en armant une partie de la nation contre l'autre, soit en appellant des secours de chez l'étranger, comme dernièrement en Hollande. Ainsi de telles révolutions qui ne sont, à le bien prendre, que la lutte de toutes

les passions qui fermentent, réalisant bientôt le cahos politique, des factions se forment; des secousses fréquentes se font sentir; quelques conspirateurs sont immolés, ou démasqués; ils prennent la fuite : mais à des traîtres succèdent des traitres; chaque jour amène de nouvelles chances, de nouveaux complots, une autre situation. Si dans ce moment de crise il se montre un homme qui joigne à un grand caractère une ambition démesurée, c'en est fait de la liberté, et l'état est asservi : mais, graces au ciel, la nature est avare de pareils hommes; ce qui, par fois, donne le temps aux nations de s'instruire par l'expérience du malheur; et alors, comme à Sparte, elles cimentent la prospérité publique, par une véritable régénération.

Cependant, pour qu'un peuple obtienne un résultat prospère d'une longue chaîne de désastres, il faut qu'il ait déjà des connoissances préliminaires; car si à l'époque de la première commotion il se trouve totalement abruti par l'ignorance, non moins incapable de secouer le joug des préjugés qui l'entravent, que de découvrir les ressorts cachés de l'intrigue qui le harcèle, il lui devient impossible de remédier à des maux dont il ne sait pas même soupçonner les vraies causes. On peut dire que son impéritie conspire

plus fortement contre lui, que toute l'astuce et la scélératesse des tartuffes politiques. Constamment trompé par les hommes qui lui avoient paru les plus dignes de sa confiance, il se persuade bonnement que la perfidie, l'avidité et l'orgueil, s'annonçant inséparables des grandeurs, il en résulte que l'oppression est naturellement le partage du vulgaire. L'anarchie lui montre autant de tyrans que l'on compte de magistrats; et comme les explosions multipliées semblent placer la nation sur un volcan, lasse à la fin de tant de fluctuations, de froissemens, d'incertitudes, d'embrâsemens et de massacres; effrayée d'ailleurs de l'avenir que lui présente une position si affreuse qu'elle a effacé le souvenir de toutes les vexations antérieures, elle ne connoît plus d'autre ressource que celle de rétrograder, et se décide à se rejetter spontanément entre les bras du despotisme, ne fût-ce que pour trouver au moins l'instant de respirer.

C'est l'exemple que fournit l'Angleterre qui, quoique entièrement délivrée de la servitude à la mort de Cromwel, chercha pourtant en vain la liberté, parce que ceux qui étoient à la tête de l'administration ne connurent que les calculs d'une ambition démesurée. Ils déchirèrent donc l'empire par leurs prétentions respectives; et le

peuple, fatigué de plus en plus, après un an d'anarchie, revint encore à ce même gouvernement, dont les abus et les excès l'avoient tellement révolté, que pour mieux en assurer la proscription, elle avoit été scellée par le sang d'un despote. Ce n'est pas tout : cette nation, quoique plus méditative et plus précoce qu'aucun peuple moderne, se livra néanmoins à discrétion au pouvoir de son nouveau monarque; tant l'impatience de passer d'une situation, devenue insupportable, à toute autre existence, quelle qu'elle soit, rend quelquefois les hommes inconsidérés. Ainsi, l'Angleterre retomboit pour long-tems dans l'esclavage, si, au lieu d'y façonner le peuple par une politique rafinée, deux rois de suite, l'un par ses dissipations ruineuses, l'autre par un fanatisme révoltant, au mépris de la leçon qu'ils venoient de recevoir par la mort de Charles I, n'eussent pas rendu une seconde fois le despotisme odieux aux Anglais. Ceux-ci, devenus plus sages à leur tour, précipitèrent donc du trône Jacques II, pour y faire monter le prince d'Orange, son gendre; mais en imposant à ce dernier des conditions que leur caractère énergique, et plus encore le manque des baïonnettes à la disposition du monarque, maintiennent, en partie, contre l'activité et les efforts de l'intrigue et de la séduction.

La France elle-même s'est trouvée dans une position semblable, et est tombée dans une pareille erreur. L'histoire nous apprend qu'après la mort de Henri III, la nation indignée des horreurs commises par les enfans exécrables de Médicis plus exécrable qu'eux, il fut question de se constituer en république; mais les guerres civiles ayant livré les destinées de l'empire aux généraux d'armées et aux gouverneurs des villes, ces militaires, toujours courtisans par vanité, comme par avarice, trouvèrent plus favorable à leur ambition de vendre la liberté de leur pays à un despote, que de s'immortaliser, consacrant cette liberté par l'institution d'une république. La France fut donc moitié subjuguée et moitié achetée, des deniers mêmes du peuple, suivant l'usage, par Henri IV, qui eut assez d'esprit pour couvrir son usurpation en affectant une grande popularité. Mais si les fers donnés à la nation restèrent comme suspendus sur sa tête pendant que vécut Henri IV, avec quelle force ne retombèrent-ils pas aussi-tôt que ce prince fut mort ! Car dans ses quatre successeurs on ne peut voir que des monstres, dont les règnes sont un assemblage atroce de tyrannie, de guerres, de dilapidations, d'injustices, de débauches, de proscriptions, d'emprisonnemens, d'exils,

d'assassinats, de trahisons et de parjures. Voilà comme après tant de révolutions, qui auroient dû ramener la liberté et le bonheur sur la terre; elle est restée perpétuellement, et alternativement couverte d'esclaves et de serfs, d'individus criblés par la misère, dégradés par le mépris, et tenaillés par l'oppression.

LIVRE III.

De la propriété.

TANT que l'homme, marchant presque nu dans les forêts, et trouvant, sous le même arbre, un abri et sa nourriture, n'a eu, ni soustraction à craindre, ni propriété à défendre ou à revendiquer ; les nœuds de son union sociale n'ont été formés, comme je crois l'avoir démontré, que par le sentiment de la piété filiale, et par ces tendres affections qui sont l'effet naturel de l'habitude de vivre ensemble. Mais à mesure que cette même habitude, développant insensiblement les idées, par l'action électrique de leur communication mutuelle, a donné quelque essor à l'industrie, et que certains membres de la société, ont pu façonner des ustensiles à leur usage, tels qu'un arc, des flêches, une fronde, une hache; il est arrivé que le plus ou le moins de perfection ont prêté à ces objets une valeur différente ; et celui qui est parvenu à travailler le mieux, a bien-tôt senti un intérêt particulier de pouvoir conserver exclusi-

vement ce que l'œuvre de ses mains lui avoit rendu propre. Comme celui-là, par cela même qu'il s'est trouvé supérieur à ses semblàbles par une plus grande étendue de capacité, a dû obtenir cet ascendant qui accompagne toute prééminence de talent ; sans doute qu'il n'a pas eu de peine à persuader qu'il falloit établir des règles pour assurer à chacun la paisible jouissance de ce qu'il seroit capable de faire ; et les querelles fomentées par les larcins, et jettant sans cesse la discorde au sein de la société, ont contribué à faire concevoir ce nouvel ordre de choses, plus instant et plus nécessaire. Ainsi avec la cessation d'une jouissance de toutes productions par *indivis*, est arrivé l'établissement des conventions politiques, dont le but a été de suppléer par des loix prohibitives, cette intelligence, inaltérable, tant que l'envie dépourvue d'aliment ne peut provoquer, ni les soupçons, ni les précautions, ni le trouble.

C'est envain qu'on voudroit se le dissimuler : dès ce moment est disparue l'égalité morale et phisique ; l'égalité morale par un développement diversifié du génie ; l'égalité physique, par une étendue variable de possession. Dès ce moment aussi, les passions ont acquis une plus grande extension, et la liste des vices, et des crimes

étrangers à l'état de nature, a été progressivement surchargée par l'impulsion expansive d'un ferment irrésistible. Au code civil il a donc fallu joindre également un code pénal ; il a fallu une force publique, pour maintenir l'exécution des loix; il a fallu des organes de ces loix, à la disposition de qui l'on a mis cette force publique : et de-là, l'oppression et la tyrannie dérivées de l'institution même créée pour les enchaîner.

Si donc les hommes ont obtenu une habitude incommensurable de jouissances, par l'établissement du droit de propriété : si ce droit, en contraignant chaque membre du corps politique à faire tous ses efforts pour y participer, dès que son existence comme son bien-être en ont absolument dépendu, a produit la découverte et la perfection de tous les arts : si ce principe d'émulation, en faisant connoître à l'homme de combien de talens il avoit été doué, lui permet de douter encore qu'il se soit élevé au dernier terme, où peut atteindre sa vaste imagination : si tant de découvertes et de chef-d'œuvres ont procuré tant d'aisance, d'agrémens, de facilités, et de délices, par quelle masse de peines, d'amertumes et de soucis la vie du plus grand nombre n'a-

n'a-t-elle pas été endolorie depuis cette fatale invention ? Car tandis que l'esprit de l'homme plane dans les nues, par-tout, ou presque par-tout, son individu est foulé aux pieds du despotisme de la vanité et de l'ambition.

Ainsi, quoique l'autorité ne soit instituée que pour cimenter le bonheur de tous, par le règne soutenu de la justice la plus exacte, elle n'use, au contraire, de sa puissance, que pour se placer au-dessus des loix, afin de substituer son avantage particulier à l'intérêt public. Ainsi le citoyen enchaîné par la force même dont il s'est dépouillé pour en investir le gouvernement, n'est plus que le jouet des caprices et des passions des chefs de l'empire. Ainsi, ce n'est plus pour soi qu'on existe et qu'on travaille, mais uniquement pour ces maîtres impérieux qui, toujours avides, toujours fastueux, toujours dissipateurs, condamnent un peuple d'esclaves à verser sans cesse le fruit total de ses sueurs dans ce qu'on nomme le trésor public, qui, devenu la proie d'éternelles dilapidations, ressemble trop parfaitement au tonneau des Danaïdes. Et quand on se demande quelle est la nation dont le gouvernement ne soit pas un foyer de persécutions et d'abus, on cherche en vain à se consoler des calamités qui affligent l'espèce humaine, par la

découverte d'un seul coin de terre où l'homme, dans l'état civil, ne soit pas courbé sous le poids accablant de l'oppression, de la misère et du mépris. Car, remarquez bien qu'il n'est pas nécessaire qu'un despote commande pour que le peuple soit tyrannisé. Indépendamment du régime le plus arbitraire et le plus violent, celui qui ne protège pas également tous les citoyens, celui dont les dispositions réglementaires ne sont pas telles que tous indistinctement en puissent retirer un avantage équivalent au sacrifice qu'ils ont fait de leur liberté naturelle, celui qui n'établit point une juste proportion entre le travail et l'aisance, entre le mérite et l'avancement, entre la vertu et l'estime, celui-là est tout aussi vexatoire, puisqu'il consacre l'iniquité et l'avilissement.

Cependant cette vérité si affligeante sembleroit en indiquer une autre plus douloureuse encore, et que le machiavélisme ne manqueroit pas d'accréditer, pour mieux couvrir ses intrigues et ses excès; c'est que tous ces maux politiques dérivent de l'essence même des institutions sociales. Quel écart de la nature, s'il étoit présumable qu'en donnant à l'homme toutes les affections, toutes les facultés propres à l'appeler un jour à l'état de civilisation, elle eût pu lui pré-

parer une destinée qui, au lieu d'élever son ame, d'aggrandir son esprit, de garantir plus sûrement son existence de toute atteinte, n'eût contribué qu'à abrutir l'être moral par les angoisses et la stupeur de l'être physique! Quoi! nous ne serions nés que pour être égorgés à la voix de quelques dominateurs, suivant l'intérêt de leur ambition, ou les mouvemens de leur vengeance! que pour languir constamment dans la fange de la détresse, en alimentant du fruit de nos labeurs l'avidité et l'orgueil d'un petit nombre d'êtres puissans! En ce cas la détermination de toute ame sensible seroit nécessairement celle du maréchal Gassion, qui ne voulut point se marier dans la crainte de faire part à quelqu'individu d'une vie si misérable, et l'anéantissement de la race humaine deviendroit un acte de générosité.

Mais si sous la verge de fer du despotisme le plus absolu, les idées rétrécies n'offroient dans l'avenir qu'une perspective effrayante; si les véritables notions politiques continuellement enfouies par une inquisition de dix-sept siècles contre la liberté même de penser, ne permettoient pas de concevoir un ordre de choses autre qu'un pouvoir arbitraire entre les mains des chefs, et l'esclavage réservé pour toujours au peuple; lorsqu'enfin la philosophie soule-

vant le bandeau de l'erreur, a encouragé l'indignation publique à le déchirer en entier; quand le tronc est renversé, et la royauté abolie; quand déjà la nation françoise, après avoir brisé ses fers, commence à sentir sa dignité; ce n'est plus le moment pour elle de se laisser encore tromper, et de croire stupidement que les institutions civiles ne doivent offrir des résultats prospères, qu'à ceux placés à la tête du gouvernement. Si jusqu'à ce jour de telles institutions n'ont produit que des effets contraires, cela tient uniquement au vice radical de leur organisation. Formées primitivement dans des temps d'ignorance et d'aveuglement, elles ne pouvoient être dès-lors qu'un tissu monstrueux d'imperfections, et par conséquent une source féconde d'inconvéniens et d'abus.

De tous les peuples qui ont existé, on en distingue à peine trois ou quatre dont la constitution politique ait été l'ouvrage d'un raisonnement éclairé par l'expérience et par de profondes méditations. La guerre, qui semble avoir désolé l'univers dès son berceau, la guerre, fléau qu'enfante la fureur d'acquérir et de commander, la guerre, qui a dû éclater plus vivement que jamais à l'époque où le droit de propriété a fomenté la manie des conquêtes, la

guerre paroît avoir été chez toutes les nations, ou le principe, ou la base de leur gouvernement. Le moyen qu'un code social, tracé avec la pointe d'un fer assassin et trempé dans le sang des peuples, n'ait pas consacré la violence et la proscription du genre humain! Le droit du plus fort, inhérent au régime militaire, constitue forcément la soumission, ou plutôt l'asservissement des instrumens passifs d'un général d'armée. Voilà comme les conquérans ont rendu victimes de leur domination, ceux-là mêmes qui l'avoient établie, et comme le peuple vainqueur, ainsi que le peuple subjugué, ont été mis l'un et l'autre au rang des esclaves.

Mais dans un siècle de lumières, dans un siècle où la déclaration des droits de l'homme a été promulguée; quoique ce titre imprescriptible ne soit pas encore aussi pur que la raison et la justice peuvent le desirer, au moins l'astuce la plus sophistique essaiera-t-elle en vain de renverser ces bases principales du vrai systême politique. C'est la pierre de touche de toutes les loix, qui doit servir à en démontrer la défectuosité, dès qu'au mépris de la pièce de comparaison, l'intrigue, la cupidité, l'orgueil et la perfidie auront voulu attaquer la liberté des personnes et l'égalité des citoyens.

Pour bien connoître ce que l'homme doit attendre de l'état civil, il faut remonter aux effets qu'il a produits sur son être, et aux conditions primitives que la raison éternelle lui a dictées en formant un pacte social. Appelé à ce nouveau genre d'existence, l'homme a transformé cette impulsion brute d'une nature sauvage, en volonté raisonnée : il a sacrifié ses penchans à la justice, et son bien être exclusif à celui de tous les membres de la même association. Ce n'est plus le simple appât du besoin qui sert de règle à sa conduite. Des principes de moralité dirigent tous ses mouvemens, toutes ses actions. Si la voix du devoir, en parlant à son cœur, semble lui imposer quelques entraves, il trouve en lui-même ce noble sentiment de la gloire, émané de la satisfaction d'avoir fait le bien, sentiment qui l'élève à ce degré d'une perfectibilité supérieure, et qui, loin de l'enchaîner, lui permet d'atteindre par-tout où son imagination et son industrie peuvent le conduire. Ainsi la réalisation de ce changement étrange une fois consommée, l'homme civilisé, et placé dans une sphère immense, est susceptible d'éprouver plus que des douleurs purement physiques. Son ame se trouve être à la fois le siége de mille sensations enchanteresses et désespérantes. Electrisé sans cesse par

le stimulant de l'amour-propre et de la rivalité; l'honneur, ou pour mieux me faire entendre, le desir de se distinguer, devient la passion qui le prédomine; et comme sa vie est pour ainsi dire toute spirituelle, les coups qu'on porte à sa sensibilité le blessent plus cruellement que les souffrances mêmes du trépas, qu'il affronte volontiers dans les transports de son exaltation. Un tel être doit donc exiger, par-dessus tout, l'estime et la considération publiques, premiers mobiles de sa conduite. L'humilier, le dégrader sans cause légitime, c'est lui imposer une peine afflictive; c'est le blesser dans la partie la plus délicate de son individu; c'est lui ravir le bien le plus précieux qu'il s'étoit promis dans l'état civil; en un mot, c'est renverser toutes les combinaisons politiques, dont l'objet principal est d'élever l'homme, par la sublimité et l'épuration de ses idées à l'ennoblissement des élans de son cœur, et de tous les actes de sa volonté.

Les conditions du contrat civil ne sont pas moins altérées, quand la sûreté des personnes, quand le prix du travail, loin d'être protégés par le gouvernement, se trouvent à la merci de la force et de l'arbitraire. Si l'homme par son aggrégation au corps politique a uni ses facultés aux facultés de l'ensemble, s'il a confondu sa volonté

dans la volonté générale, c'étoit pour agrandir et consolider son bonheur par un échange de secours réciproques ; c'étoit pour mieux se garantir des surprises et des dangers qui l'environnoient, en centuplant sa propre force par la force de tous les autres ; c'étoit pour jouir paisiblement, à l'abri de ce faisceau de puissance, des possessions que sa capacité pourroit lui acquérir. Ainsi, une constitution qui admet, qui appuie, ou qui encourage toute prétention qui n'est pas exclusivement fondée sur la justice, sur la vertu, ou sur le talent, rompt l'équilibre des droits civils, parce que dès-lors ce n'est plus le mérite qui fait parvenir, ni le travail qui procure un bien-être, mais l'ambition qui cherche toujours à faire adopter ces privilèges de convention, et l'intrigue ou la violence qui ne manquent jamais de s'en emparer : de-là ces pouvoirs monstrueux, grossis chaque jour par des entreprises qu'enhardit la certitude de l'impunité, et l'oppression de quiconque ose, ou réclamer, ou se plaindre : de-là l'inégalité excessive des fortunes qui, autorisant la cumulation des propriétés, entraîne après elle la misère du plus grand nombre : de-là la subversion totale des vrais principes du gouvernement, dès que la majorité languit dans la gêne et dans l'afflic-

tion, et que la force publique, créée pour secourir le peuple, contre l'iniquité et la persécution, sert elle-même à le contenir dans l'appauvrissement et dans la servitude.

Puisque la propriété est le pivot des associations civiles, non-seulement le systême politique doit assurer à chacun la paisible jouissance de ses possessions, mais ce systême doit être combiné de manière à établir, autant que possible, une répartition de biens, si non absolument égale, au moins proportionnelle entre tous les citoyens. On sait bien que, dans un grand empire surtout, la balance des fortunes ne peut pas être juste et immobile, et que l'impulsion d'un commerce immense, alimenté par une vaste industrie et par les riches produits de l'agriculture, la maintient forcément dans une vacillation continuelle: aussi est-ce là son véritable état. Or, pour qu'il se perpétue, il est nécessaire que cette balance ne gravite jamais trop décidément; car c'est alors que la vacillation est définitivement rompue par le poids supérieur qui l'emporte.

Cette vérité, sans l'admission de laquelle tout contrat social n'est qu'un acte de lésion au détriment de la majorité, et par conséquent un titre frauduleux et nul; cette vérité si essentielle, sera, sans doute, long-tems combattue par l'in-

térêt de ceux dont elle restreint la cupidité, et trop long-tems obscurcie aux yeux de cette grande portion d'hommes qui en sentent naturellement l'importance, sans concevoir encore les moyens de la faire prévaloir. Il faut donc, pour accélérer l'adoption d'une mesure qui est évidemment la source unique de la prospérité de tous, il faut analyser les faux raisonnemens qu'on lui oppose.

Les publicistes eux-mêmes ne paroissent pas d'accord sur ce qui constitue positivement la splendeur d'un état, tant le pli de l'habitude et l'ascendant de l'intérêt égarent les hommes les plus éclairés, ou les rendent de mauvaise foi. Un grand nombre d'écrivains célèbres, non-seulement ont regardé le luxe comme très-utile, mais même comme nécessaire : à l'appui de leur sentiment, ils ont souvent cité cette réponse du fastueux Lucullus à l'austère Caton, qui reprochoit aux Romains d'avoir adopté les mœurs des Sybarites : *Loin de déclamer contre tant d'opulence, félicite Rome de ce que Pompée, César Crassus et moi nous dissipions nos richesses en profusions voluptueuses* : mais autant vaudroit dire : *Applaudis-toi de ce que, maîtres de tous les trésors de l'empire, nous voulons bien ne pas les employer à ravir la liberté de nos concitoyens,*

après avoir envahi leur part dans la fortune publique. Et cependant, c'est toujours à l'esclavage que conduit cette grande disproportion dans la distribution des propriétés : car ce fut le luxe, ce furent la mollesse et la corruption qui l'accompagnent, qui dans tous les siècles, ont porté des coups mortels aux nations les plus libres et les plus florissantes. Athènes, Carthage, et toutes les républiques de l'antiquité, n'ont dû leur ruine, en grande partie, qu'aux effets empestés du luxe. La Macédoine, l'Egypte, la Syrie, ces trois vastes empires, formés des conquêtes d'Alexandre, ont trouvé leur anéantissement dans les vices et dans les désordres que le luxe y avoit introduits. Rome, elle-même, après avoir englouti toutes les nations, n'a été et ne pouvoit être abattue que par le luxe : lui seul étoit capable d'étouffer, dans le cœur des Romains, ce brûlant amour de la liberté et de la patrie, qui n'avoit fait que s'agrandir pendant l'espace de cinq siècles, mais dont l'objet impolitique et funeste, en n'inspirant que le desir de rendre cette patrie reine du monde connu, préparoit aussi sa perte ; dès que le jour devoit arriver tôt ou tard, où des généraux enflés de leurs succès, et chargés des riches dépouilles de l'ennemi, céderoient enfin aux tentations que provoquent tant de triomphes enivrans, et tant d'or accumulé.

Le luxe n'est pas moins un caustique dévorant pour la fortune des particuliers que pour la prospérité des empires. C'est lui qui enfante le desir de briller, et du faste dérive la cupidité, l'orgueil, la molesse et la dépravation. Car tandis que les fortunes individuelles se dissipent, les mœurs se vicient, et le caractère national se perd, ou plutôt se convertit en goût prédominant pour les futilités. On ne fixe plus alors que ce qui a de l'éclat, que ce qui fait de l'étalage et du bruit. La vertu simple et modeste cesse d'être recherchée; et même sous l'emblême de la pauvreté, elle n'obtient que des mépris. A mesure que des besoins factices et frivoles s'allient aux besoins réels, les professions vraiment utiles sont abandonnées et tombent dans l'abjection. Toutes les mains s'empressent de servir les rafinemens de la volupté, parce que c'est à de pareilles occupations que sont attachés les plus forts salaires. Bientôt les bras manquent à la culture pénible des arts mécaniques et des terres. Eh! qui ne préfère pas, qui n'ambitionne pas la vie oiseuse de l'habitant des villes, si séduisante quand elle est vue de loin? Autour de leur enceinte, des jardins ravissans, des parcs délicieux, des maisons élégantes ou superbes charment tous les regards. Dans l'intérieur, des palais magnifiques, des magasins resplendissans d'or,

des équipages pompeux, des parures recherchées, des spectacles de tout genre semblent faire des villes un séjour enchanteur, et présentent l'image de la véritable opulence. Cependant, à dix lieues de là, l'on ne trouve souvent que des champs arides et sans engrais, que de vastes terreins en friche, que des marais fangeux et infects; et à de grandes distances, que quelques hameaux habités par de misérables paysans. Sans même aller si loin, n'est-ce pas au sein de ces brillantes cités que résident pareillement la plus affreuse indigence et tous les noirs soucis qui marchent à sa suite ; tant il est vrai qu'en politique comme en morale, les extrêmes se touchent toujours ! N'est-ce pas là que ce qu'on spécifioit naguères, sous le nom insultant de *populace*, ne présente que l'aspect hideux d'un amas d'hommes pâles et décharnés, couverts de haillons sales et dégoûtans, relégués dans des réduits horribles et pestilentiels, et se levant chaque jour sans savoir où prendre le premier morceau de pain? Non, jamais la prospérité publique ne peut résider où il n'est qu'un petit nombre d'individus qui nagent dans l'opulence.

On a beau dire que le luxe offre des ressources de plus à la pauvreté, par ses profu-

sions, par mille emplois que crée son ostentation, et par le prix excessif qu'il accorde aux productions du goût et des arts libéraux. S'il occupe et entretient à grands frais beaucoup de monde, les profits qu'on en retire sont à peu près annullés par le surhaussement qui atteint bientôt tous les objets usuels; et quels que soient les gains de l'ouvrier particulièrement, il s'en faut qu'ils parviennent au niveau de la dépense qu'il est obligé de faire pour son logement, pour la nourriture, pour l'entretien de sa famille. Il est dans la gêne avec tous ses bénéfices, lorsqu'il jouiroit d'une certaine aisance avec un salaire moins considérable, si, employé à des travaux plus utiles, il s'occupoit à multiplier, dans les ateliers et dans les manufactures, les productions d'un usage indispensable, à bonifier les denrées, à rendre la terre fertile, en un mot à répandre également l'abondance sur toute la surface de l'empire.

Le plus faux des systémes est donc celui qui tend à persuader qué la splendeur d'un état, veut que la fortune soit cumulée dans un petit nombre de mains, au lieu de circuler au sein de la multitude. On objecte, que diviser les richesses, c'est affoiblir les moyens, et que celui qui peut disposer d'une grande masse de

fonds, est dans le cas de faire cent fois plus que trente à quarante citoyens qui seroient réduits à vivre dans la médiocrité, si cette même portion de fortune leur étoit partagée. Pour s'en laisser imposer par un pareil raisonnement, il ne faut connoître ni les causes, ni les effets. Sans doute l'opulent est plus à portée que personne de s'élever a de grands efforts. Mais quelle vaste tentative, et sur-tout quelle entreprise vraiment utile à la patrie l'humanité a-t-elle jamais due à des hommes de cette espèce? Le capitaliste est nécessairement, ou avare, ou prodigue. Dans la première hypothèse, il enterre son or, et tarit ainsi les sources vivifiantes de la circulation; ou bien s'il fait valoir son argent sur la place, c'est à des conditions qui deviennent ruineuses pour tous ceux qui ont quelques rapports d'affaires avec lui. Dans une ville de commerce il affamera le canton par des accaparements perfides : il écrasera les petits marchands par une usure judaïque ; il mettra tous les atteliers sous la dépendance de son avidité ; enfin il profitera seul des travaux de l'artisan, étant maître de lui faire la loi. Il semble voir ces insectes voraces, qui, s'attachant au tronc d'un arbre, parviennent insensiblement à le dessécher, en aspirant toute sa

substance végétale, et qui, après l'avoir fait mourir, vont attaquer le plus voisin.

Au centre de l'empire, le capitaliste provoquera les désordres de l'administration, pour en profiter; il alimentera le fisc d'une main, avec les mêmes deniers qu'il sait lui arracher de l'autre main. Plus la pénurie s'accroîtra, plus ses secours deviendront chers. Essayera-t-on de s'en passer à l'aide d'un papier monnoie; aussi-tôt il aura recours au jeu infernal de l'agiotage, qui, sans risques pour lui, le rendant tour-à-tour acquéreur et vendeur des effets publics, et l'établissant par ce moyen, l'arbitre de leur valeur, soumettra de nouveau la fortune nationale aux chances de ses désastreuses spéculations. Car, qu'il survienne une révolution, alors il se trouve nanti, et des grandes propriétés, et de tout le numéraire, tandis qu'il ne reste plus au peuple que du papier. C'est-là le moment en effet, où quand la misère générale est même à son comble; quand à chaque pas on ne trouve plus que des malheureux qui tendent la main, on apperçoit ces vampires orgueilleux, étaler avec fracas un faste insolent, couverts des dépouilles publiques; ils ont toute l'arrogance, toute la cruauté d'un vainqueur, qui foulant aux pieds ses victimes; traversent

traverse sans décéler le plus léger sentiment de commisération, le champ de bataille qu'il vient de joncher de morts et de mourants. Voilà pourtant trait pour trait l'indigne histoire de vos capitalistes. Vantez maintenant, si vous l'osez : oui, vantez l'avantage prétendu des grandes fortunes pour un état !

Si l'homme opulent est un dissipateur, son existence devient celle d'un véritable épicurien, qui ne connoissant d'autres principes que la théorie des jouissances, ni d'autre étude que le soin de tuer le tems et l'ennui inséparable de l'indolence, dans une mer de voluptés, prodigue avec son or, la corruption, et l'innoculation de tous les vices. Ses amis, ou plutôt ses flatteurs et ses parasites, ses maîtresses, ses valets mêmes, témoins et complices de ses débauches, contractent sans peine ses mauvais penchants, et les communiquent aux classes inférieures. Ainsi la dépravation gagne de proche en proche ; aux maximes de la morale succèdent les calculs de la perversité; à l'amour du travail la fureur d'acquérir ; à la noble ardeur de se distinguer, la sotte envie d'être magnifique : en un mot, à l'esprit public, le sentiment de l'égoïsme. A mesure que les mœurs se relâchent, tous les nœuds de la société se

rompent; les relations entre citoyens ne sont plus qu'une lutte d'astuce, ou qu'un trafic de leur conscience : la fraude et l'envahissement, sont l'objet de toutes les pensées, de toutes les actions : uniquement occupé de chercher et d'atteindre les moyens de se livrer à de folles dépenses, on ne sait ouvrir son ame qu'aux talens de l'ambition. C'est cette passion qui dirige et qui fixe toutes les autres. Elle éteint jusqu'aux plus doux sentimens de la nature. Au sein des familles, les enfans ne voyent plus dans les auteurs de leur existence qu'un obstacle à leur fortune, et une sordide jalousie transforme les frères en autant d'ennemis jurés. Cette passion va même jusqu'à commander les affections les plus vives de l'ame; la femme vend ses charmes, ses faveurs et sa tendresse. L'homme vend son amitié, son honneur, son zèle, ses services et ses suffrages. Tout devient mercantille, jusqu'aux fonctions les plus importantes.

Qu'attendre alors de ceux, que le seul ascendant de la fortune, conduit au faîte de la grandeur; de quel bien sera capable l'homme qui, en brigant un poste, doit combiner d'avance, non les obligations qu'il impose; mais les avantages pécuniaires qu'il en faut retirer,

ne fut-ce que pour rembourser les repas à donner, les présents à faire, l'argent à distribuer, afin de l'emporter plus sûrement sur ses rivaux ? On est perverti avant même d'arriver au centre des tentations! Qu'on ne s'étonne donc plus, si les dilapidations se multiplient, si les dépenses publiques se grossissent à proportion qu'il y a de gens employés dans l'administration ; et si le peuple, en dépit même des révolutions continue d'être constamment victime des abus, quand une fois l'excès du luxe s'oppose si formellement à leur réforme.

Celui qui ne doit son élévation qu'à l'éclat imposant des richesses, sentant bien que, dans un rang supérieur, il est encore plus astreint d'en imposer au vulgaire par quelque chose, affiche une somptuosité effrénée, qui malheureusement prête aux yeux de la multitude une empreinte de grandeur à ce qui n'est que vanité, orgueil et folie. Le propre de la misère est de voir avec admiration une existence si différente de la sienne : frappé de tant d'étalage, l'indigent qui manque de tout, ne conçoit pas que c'est le fruit de ses propres labeurs, qui lui étant arraché à mesure qu'il le recueille, vient former cette masse de rayons lumineux : il ne se doute pas que c'est à lui-même qu'ap-

partiennent tous ces brillants équipages, tous ces valets dorés, tous ces palais revêtus de marbre et de colonnes, puisque c'est lui seul qui en paye la façon. Semblable à ces stupides idolâtres, pénétrés de vénération et de crainte à l'aspect d'une statue gigantesque ou majestueuse, que le ciseau de l'artiste a pourtant créée en leur présence, il oublie qu'elle est l'ouvrage des hommes, et tombe aux pieds de l'idole qu'il a lui-même fabriquée.

Quand ce n'est point la gloire, quand ce n'est point l'honneur qu'on recherche, il n'existe plus qu'une seule émulation, celle de s'effacer à l'envi par l'excès de la dépense. Ainsi les millions s'engloutissent, et des impôts, quoique énormes, se trouvent toujours insuffisants. Car les profusions, non-seulement, accroîssent les dépenses publiques, soit en les multipliant, soit par la cherté qu'elles occasionnent, en mettant l'enchère sur tous les objets de consommation, mais l'avidité des vautours du peuple est de plus en plus aiguisée par les monceaux d'or qu'on met à leur discrétion. Un maître du monde, moins pervers que ses pareils, disoit que *la vanité des pompes, ressembloit à un os, jetté au milieu d'un tas de chiens affamés*. Aussi ne fut-ce jamais à l'aide

de cette grandeur illusoire, que les hommes vraiment magnanimes obtinrent la vénération de leur siècle et l'admiration de la postérité. Personne n'eut des manières plus simples, et ne connut moins le faste que Caton le censeur, quoique élevé aux premières charges de la république. L'illustre et vertueux Aristide vécut si désintéressé, que l'état, à sa mort, fût contraint de se charger des frais de ses funérailles, et de fournir à la subsistance de sa famille. Enfin Phocion, ce célèbre général, vainqueur de Philippe, et que l'histoire appelle elle-même *l'homme de bien*, vit à ses genoux les ambassadeurs du père d'Alexandre, qui lui offroient de riches présents, tandis qu'il faisoit un repas très-frugal, pour leur apprendre que quand on est sobre et sans ambition, il est impossible de céder aux tentations de l'avarice. Voilà comme on se montre supérieur à tout, et comme on se couvre d'une gloire immortelle. Mais admettre que les chefs de l'administration doivent faire une grande dépense, c'est travailler soi-même à les pervertir. Croire par exemple qu'il est de la dignité d'un homme en place de tenir table ouverte, c'est lui permettre de se maintenir dans ses fonctions, malgré ses désordres, en se faisant autant de créatures qu'il aura

soin de réunir de parasites. D'ailleurs des êtres qui ont un train si magnifique, et qui les place si fort au-dessus de la sphère des autres citoyens, se persuadent aisément qu'ils sont d'une classe toute particulière; dans peu ils ne regarderont plus qu'avec mépris ce qu'ils nomment *le vulgaire*, dont l'obscurité paroît à leurs yeux une preuve que cette multitude est destinée à ramper sous leurs ordres; et ne se contentant point de cette contenance humble et modeste qu'imprime la pauvreté, ils finissent par exiger la soumission la plus entière et les respects les plus avilissants. N'a-t-on pas vu de ces dominateurs ordonner qu'on ne leur parlât qu'à genoux? D'autres ont fait baiser la poussière de leurs souliers; quelques-uns ont voulu qu'on se tînt de bout, profondément incliné, et la tête nue en leur présence. En un mot, en France, l'honneur suprême n'étoit-il pas d'avoir un tabouret chez la reine? Pauvres humains! à quel abaissement l'orgueil même vous fait-il descendre? Si encore l'ivresse que produit le tourbillon des vanités, se réduisoit pour les grands à leur inspirer une hauteur, une morgue, une insolence, qu'ils prennent bonnement pour de la majesté! Quoique sans doute il seroit déjà trop contraire au

bien public, que les hommes établis pour être les protecteurs du foible et du malheureux, fussent ceux qui, par un dédain meurtrier ne voulussent ni les secourir, ni seulement les entendre ! Mais le luxe qui détériore le jugement, qui dégrade l'ame, qui énerve le corps, ne laisse appercevoir dans les dignités, que la prérogative de pouvoir plus à loisir, se livrer à la molesse, et à la dissipation; ce qui fait que chez une nation somptueuse, tous les chefs sont aussi lâches, aussi fainéans, qu'ineptes et stupides. Car puisqu'il faut le dire : depuis le jour que les français se sont levés, n'est-ce pas plutôt à l'impéritie des contre-révolutionnaires, et à cette confiance aveugle, si naturelle au sot orgueil, qui ne doute de rien, qu'on doit l'impuissance de tant d'efforts, de complots, et de trahisons contre la liberté, qu'à la sage prévoyance et aux combinaisons suivies de la politique éclairée des patriotes ?

O voix auguste de la philosophie, si c'est à toi qu'il appartient de rappeller les nations au bonheur par la démonstration des grandes vérités; réunis toute la force de l'éloquence et du raisonnement pour les convaincre que faire consister la grandeur dans la représentation et dans la munificence, c'est remettre entre les mains de

l'homme puissant la boîte de Pandore toute ouverte ! dis-leur que c'est renoncer à la régénération politique ; que c'est formellement écarter le retour de la prospérité, que de lier les destinées de l'empire à l'ambition de ces cœurs gangrénés, toujours prêts à sacrifier la justice à leur intérêt, et la vertu à l'intrigue. Dis-leur que de pareils êtres, imprégnés de foiblesses et de caprices, ne connoissent d'autres règles que leurs desirs et leurs passions. Dis-leur que l'inconséquence est leur partage ; la malveillance, le mobile de leur conduite ; et l'égoïsme, leur suprême volupté. Dis-leur que sans aucun principe de morale, ils s'endorment en paix dans le crime, et ne s'éveillent que pour jouir de la vie par une série d'attentats. Dis-leur que pour se conserver à perpétuité dans cet état de suprématie ; et au centre de cette variété si attrayante de plaisirs, ils ne peuvent jamais admettre d'autre gouvernement que celui qui place le reste de l'univers sous leurs pieds. *La loi, l'ordre et la paix*, voilà des expressions qu'ils ont sans cesse à la bouche. Mais ces mots signifient dans leur idiôme : *compression, obéissance passive, et calme des tombeaux*. Quelle politique, et quel systême exterminateur ! Eternels tyrans de vos semblables ! Monstres à étouffer ! Pourquoi êtes-vous

sortis du néant, si vous ne régnez que pour y faire rentrer toute la nature !

Sous le rapport même des progrès de l'industrie, et du perfectionnement des arts ; il s'en faut que le luxe soit aussi propice que généralement on paroît le supposer. Il y a long-tems qu'on a dit : *que le mieux étoit l'ennemi du bien* ; et cet apophthegme, particulièrement vrai pour le luxe, peint d'un seul trait ses derniers résultats. Si, dans le principe, il sert à épurer le goût ; dès qu'il est porté à l'excès, il émousse, il décompose ce tac fin et juste qui donne au talent toute son extension, et à la composition ce fini qui la rend un chef d'œuvre. Mais à force de vouloir être recherché ; on devient outré ; on tombe dans une afféterie ridicule. Rome en offre un exemple frappant. A peine cette ville, non moins célèbre par ses maîtres en tout genre, que par ses victoires, fut-elle à son tour plutôt asservie par son luxe que par le despotisme de ses empereurs, que chez elle les arts et le génie déclinèrent avec une célérité incroyable. Dès le tems même de Pline-le-jeune, cette décadence paroît déjà sensible, quand on rapproche la réputation dont il a joui ; de sa manière d'écrire, plus compassée qu'élégante et majestueuse. Ce n'est plus la mâle éloquence de Cicéron, ni les graces aisées et

naturelles d'Horace, ni sa diction harmonieuse, tendre et pure de Virgile, ni le style nerveux de Sénèque, ni la riche élégance de Salluste. On renonce au grand, pour courir après l'empoulé, et l'on s'éloigne d'une simplicité noble et vraie, pour adopter un langage *précieux*. L'orgueil gigantesque des empereurs se communiquant bientôt à une nation adulatrice, tout ce qui sort de la main des artistes, leurs premiers courtisans, n'offre que des images exagérées. Delà l'on passe insensiblement au merveilleux, qui enfante la crédulité et la superstition. Enfin, tôt ou tard, un peuple, après avoir atteint au plus haut degré de connoissances et de perfection, se trouve précipité tout à coup dans la démence, dans l'ineptie, et dans l'abrutissement.

Si en France le luxe a pris une autre marche, on ne peut néanmoins disconvenir qu'électrisant la fureur de jouir, il n'ait substitué à ce qui est réellement beau des productions sans autre prix que le mérite, ou de la singularité, ou de la nouveauté. A mesure que le goût se déprave, l'artiste trouve, et plus facile, et plus commode de plaire aux yeux, que de frapper l'imagination en créant des ouvrages supérieurs par l'invention, et par la perfectibilité de la main-d'œuvre. C'est ainsi que sans paroître s'en douter,

la nation s'est mille fois laissée conduire dans les écarts de l'extravagance. Car de quel autre œil peut-on voir ces modes qui changent tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, et qui ont si long-tems couvert des individus légers, superficiels; et uniquement occupés de leur personne et de leur parure? C'est un travers dans lequel aucun peuple ancien n'a donné. On n'en connoît point qui n'ait eu de costume d'une forme invariable. Chez eux on distinguoit un Grec, un Perse, un Romain par son seul habillement. Mais en France, en Europe, les nations modernes donnent à leurs habits à peu près la même coupe; et se modelant plus ou moins les unes sur les autres, elles sont tellement accoutumées à la variété, que jamais on n'a mieux saisi l'originalité du François, qu'en le représentant avec un morceau d'étoffe plié sous le bras.

N'y auroit-il qué l'inconvénient d'admettre dans un état une multitude de professions non-seulement inutiles, mais dangereuses, en ce qu'elles aiguisent toutes les passions, et qu'elles inspirent la mollesse et l'amour des superfluités; qu'à cette seule considération, tout gouvernement sage doit proscrire le luxe. Tant qu'on verra dans chaque grande ville, dix, vingt, trente mille ouvriers occupés à faire des ajuste-

mens ; des coeffures, des pompons, des fleurs, des plumes, des broderies, des dentelles, des bagues, des breloques, &c. assurément ces individus formeront un obstacle invincible à la réforme des mœurs et au retour de l'esprit public, puisque c'est un foyer de tentations irrésistibles pour les jeunes gens et pour les femmes. Aurez-vous de long-tems des hommes à caractère, des génies profonds, des citoyens estimables, lorsque dans l'âge de donner à l'ame une trempe forte, de rectifier le jugement, et d'acquérir des connoissances, il sera possible de se faire plus remarquer par son étalage ou par sa singularité, que par une érudition, fruit d'un travail assidu, ou par des vertus civiques qui exigent l'abnégation de soi-même ? Et les femmes qui dans nos mœurs ont tant d'influence, formeront elles, comme à Sparte et à Samos, des héros et des patriotes, quand, plus coquétes que sensibles, elles cherchent plutôt à paroître belles qu'aimables, et préfèrent au bonheur d'être chéries la vaine gloire de s'entourer de courtisans ?

Dans Homère, les reines et les filles des souverains s'occupent, au fond de leurs palais, à travailler les robes de pourpre des princes, ou à broder les voiles dont elles se montrent ornées dans les jours de fête. Mais parmi nous,

une simple bourgeoise, si je puis encore me servir de cette expression, rougiroit d'avouer que nulle main étrangère n'a coopéré à sa toilette; et tout ce qui la pare perdroit la moitié de son prix, si l'on pouvoit soupçonner que ces merveilleux édifices de gaze et de rubans ne soient pas sortis de la fabrique d'une marchande de modes. Vouées cependant, par leur complexion, à une vie sédentaire, dès que les femmes se trouvent débarassées des soins que la nature leur a visiblement départis, ce vuide, dans leur existence, donne plus d'action à leur tempérament, et les rend plus accessibles à la séduction. D'ailleurs quand, dans l'âge même de la fraîcheur et de la beauté, on ne s'en tient plus aux graces naturelles; quand des ornemens achetés à grands frais leur sont généralement préférés, c'est encore là une nouvelle source de perversion. Dès ce moment, plus d'amour sincère ou durable, plus de liaison qui ne soit un marché; plus d'himénée qui ne soit une spéculation; plus de ménage qui ne devienne l'asyle de l'indifférence, du dégoût, d'une aversion progressive, de mille éclats scandaleux, et d'une inconduite aussi déréglée qu'éversive des fortunes les plus solides. Aussi-tôt que l'art suppléa le coloris de la nature, cette supercherie fut

déja un rafinement dangereux, et le fard ne tarda pas à passer de la figure des femmes à leur cœur. Ce sont pourtant les vertus domestiques qui préparent les vertus civiles. Eh ! comment arriver à cette pureté républicaine, si le mauvais exemple des pères et des mères familiarise les enfans avec la dépravation, à la sortie pour ainsi dire du berceau ?

Que les femmes reprennent les tâches qui leur sont propres, et cette première réforme deviendra la base la plus solide d'une régénération. Solon et Lycurgue qui, de tous les législateurs paroissent mieux avoir connu le cœur humain, ne les avoient point oubliées dans ces deux constitutions, qui les ont immortalisés. Et quand on s'étonne de voir Lycurgue, cet homme dont les loix indiquent des mœurs si austères, donner aux femmes un habillement qui les montroit presqu'à nud, on ne fait pas attention que ne permettant aux jeunes gens aucune familiarité avec elles, puisque même les époux n'avoient pendant long-tems que des rapprochemens furtifs, il devoit prodiguer à leurs regards les trésors secrets de la beauté, afin d'émousser, par l'habitude de les voir, les desirs qu'aiguillonne l'imagination volcanisée par le mystère. Les femmes une fois rendues à cette

décence, à cette honnêteté qu'elles ne perdent que dans une vie dissipée, rentreroient dans tous leurs droits, en ne voulant plus recevoir que des hommages dignes d'elles. Amantes pleines de candeur, épouses tendres, mères respectables, après avoir inspiré l'amour, elles régneroient encore par l'estime. Plus rapprochées de la nature, à quinze ans elles concevroient que la simplicité dans la parure donne plus de piquant à leurs attraits tandis que trop d'élégance les absorbe, et prête autant d'apparence à la laideur qu'à la gentillesse. A quarante ans elles n'auroient plus le ridicule d'être *mises* comme à vingt; et s'en tenant toujours à ce qu'il y a de plus séant pour chaque âge, cette manie pour des modes, aussi versatiles que grotesques, se guériroit à l'instant où des mains mercenaires, ne songeant qu'à façonner du nouveau pour obtenir la préférence sur leurs concurrens, cesseroient enfin d'être employées.

Observez encore que cette mobilité dans les modes, en doublant et triplant les dépenses, puisqu'elle met au rebut des objets qui ont à peine servi, plonge dans la gêne les citoyens qui n'ont qu'une fortune médiocre, et que le torrent entraine néanmoins malgré eux. La sagesse et l'économie n'y peuvent rien. Il est des profes-

sions qui obligent de paroître, et, en les exerçant, on commence par se ruiner pour se mettre dans le cas de faire quelque chose. Qui oseroit ne pas sacrifier à cette décence de convention, e se présenter dans le monde sans porter la livrée de l'opulence ? Seroit-on accueilli de l'homme puissant, qui ne sait voir qu'avec dédain tout ce qui n'est pas fastueux ? On n'obtiendroit pas même de ses valets la faveur d'être admis dans son antichambre, sans leur en imposer par un certain étalage. C'est ainsi que chacun faisant au-delà de ses facultés, les moyens ordinaires deviennent insuffisans ; et que l'intrigue, la mauvaise foi, les bassesses atteignent les individus de tous les états, au point qu'on préfére à la fausse honte de la pauvreté, le titre même de fripon. De tels hommes doivent donc être, les uns superbes, les autres rampans et pusillanimes ; tous dévorés d'ambition; tous divisés d'intérêts ; tous occupés à s'élever sur leur ruine mutuelle ; tous empressés de vendre l'état et leurs concitoyens à quiconque se présentera pour offrir un prix à leur perfidie ; et le peuple aux abois, arrêté par ces égoïstes, dans les convulsions de son désespoir, ne s'agite souvent que pour retomber dans une situation plus oppressive. Car si quelque catastrophe fait taire un instant les passions

passions ; dès que le péril sera ou paroîtra passé, elles reprendront un nouvel essor. Les uns voulant accroître ce qu'ils doivent à leurs rapines, les autres ne songeant qu'à les conserver, plusieurs enfin craignant que le terme des abus et des prodigalités ne leur enlève leur état et leurs ressources, rompent aussi-tôt le concours de la volonté générale ; et il faut un demi siècle pour guérir une plaie qui s'agrandit par ces retards, quand elle se fût promptement cicatrisée, si l'opération eût été l'ouvrage d'un moment.

Peut-être ne dispute-t-on depuis si long-temps, sur les dangers du luxe, et sur les avantages qu'on lui attribue, sans pouvoir être d'accord sur aucun point, que parce qu'on a pris ce mot indistinctement pour exprimer la somptuosité des grands et la splendeur de l'état. Cependant ce sont-là deux effets bien opposés. Car autant le premier est pernicieux, autant le second devient nécessaire, sur-tout dans un vaste empire. Si la cumulation de grandes masses de fortune, dans les mains d'un petit nombre d'individus, amène progressivement toutes les calamités sociales; l'aisance du plus grand nombre, fruit du travail, de l'industrie, et des spéculations commerciales, porte une nation au plus haut degré de prospérité, et

communique à son gouvernement une grandeur réelle. Alors, comme à Rome, dans les beaux jours de la république, il offre le tableau d'une majesté imposante, et telle que le vigoureux pinceau de Démosthène en a tracé l'esquisse si belle et si frappante.

L'administration une fois rendue à une gestion sage et paternelle, répand également ses bienfaits sur tous les citoyens ; et sa magnificence embrasse tous les âges, toutes les générations. Ses regards surveillants s'étendant jusqu'aux extrêmités de l'empire. Par-tout l'émulation trouve des encouragements ; nulle part l'amour du travail n'est paralysé par la difficulté d'en obtenir : des édifices publics s'élevent à grands frais ; mais ce n'est pas pour loger le fastueux indolent, ni l'indigne sardanapale. Ce sont des établissements destinés à l'éducation des enfants de la patrie ; des ateliers où l'artisan trouve toujours de quoi s'occupper ; des hopitaux où l'être infirme, ou caduc, reçoit tous les secours qu'il a droit d'attendre de l'humanité ; les fortifications des villes frontières employent une multitude d'ouvriers, et empêchent que l'ambition de conquérir ne soit réveillée par l'espoir d'une surprise infaillible et d'une invasion praticable. De nouveaux ports

sont ouverts ; et les anciens réparés appellent les étrangers à venir mouiller dans leur rade. Les rivières sont rendues navigables ; et des canaux de communication multiplient les facilités d'exportation, et diminuent les frais de transport. Les grandes routes toujours entretenues en bon état, sont une invitation de plus pour le voyageur qui accourt de toutes parts, conduit par ses relations de négoce, ou simplement attiré par l'intention de jouir d'un spectacle qui charme à la fois le cœur et les yeux. Dans les villes, la percée et l'élargissement des rues, en donnant à l'air une circulation plus libre, procurent aux maisons plus de salubrité, et un jour plus riant. Des aqueducs y apportent l'eau des sources les plus pures ; et l'on y construit des thermes à la romaine, établissements abandonnés depuis que les gouvernements ne prisent plus la vie des hommes, et plus utiles qu'on ne pense à la santé par la propreté qui en est l'élément conservateur. Enfin de vastes et majestueux amphithéâtres sont préparés pour recevoir le peuple ; et des fêtes nationales, où président, non les momeries de la superstition, mais l'exaltation du patriotisme, enflamment tous les cœurs d'un noble enthousiasme, électrisent universellement le vif désir

de se montrer avec honneur, et rendent plus rapides et plus durables, les progrès de l'esprit public. A mesure qu'on se pénètre des grands principes, les agens disparoissent devant la patrie. On n'a des yeux que pour voir les choses; on n'a de l'ame que pour être sensible à la gloire : tous les intérêts sont liés au maintien d'une constitution qui fait le bonheur général, et l'homme de la dernière classe, comme celui hors de la ligne commune, confondus devant la loi, s'estiment mutuellement, sans se craindre, ou sans se ravaler; car chacun a son mérite personnel qui le rend utile à l'état; et tous avec des vertus et des talents transcendants, peuvent à leur tour prendre un vol égal.

Et qu'on ne croye pas que ces dépenses, quelque excessives qu'elles paroissent en masse, puissent jamais devenir aggravantes pour la nation. Toujours réglées avec une sagesse qui les circonscrit dans de justes bornes, elles sont au contraire une source de richesses incalculables, en mettant chaque individu en mesure de faire quelque chose. Si Platon établit dans sa république. que les richesses sont la peste des gouvernements, il ajoute cependant que l'excessive pauvreté du peuple produit encore des effets plus funestes ; non-seulement en cou-

vrant l'empire de mercenaires, ce qui les transforme en autant d'esclaves des hommes opulents; mais parce que celui qui est abatardi par la misère, tombe dans l'abbattement, et s'abandonne à une entière inertie qui le fait passer de l'habitude des vices à l'essai des plus grands crimes. Qu'elles soient donc proscrites à jamais, ces maximes barbares, que désavouent la raison, la justice, et l'expérience, et qui tendent à persuader que l'extrême pénurie soit le seul véhicule de l'activité. *Le manœuvre et l'ouvrier*, a dit Voltaire, *doivent être réduits au nécessaire, pour travailler : telle est la nature de l'homme : il faut que ce grand nombre d'individus soit pauvre; mais il ne faut pas qu'il soit misérable* (a); De la pauvreté, sans misère! du malheur, sans malheur! Quelle incohérence! Quelle absurdité! Ah! Qui démontre mieux la fausseté d'un pareil système, que la difficulté de l'expliquer sans paroître, ou le cœur le plus dur, ou l'esprit le moins judicieux? Comment oser prétendre qu'une misère factice soit dans la nature de l'homme, quand il se trouve placé au centre de tant de riches productions? Il a bien assez des maux qui tiennent im-

(a) Siècle de Louis XIV, tome III.

médiatement à son essence, sans qu'une politique machiavéliste s'étudie encore à grossir le poids de ses calamités, par des encouragements donnés à ses oppresseurs! Quoi! L'indigence doit être le partage de la multitude! Certes ce langage est facile à tenir; quand on est soi-même du petit nombre de ceux qui nagent dans l'opulence! et cependant ce philosophe épicurien, Voltaire lui-même, a-t-il eu besoin de sentir les atteintes de la nécessité pour créer quatre-vingt-onze volumes; lui qui jouissoit d'une ſortune si considérable, et qui néanmoins a été un des êtres les plus laborieux de son siècle, jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans?

Sans-doute l'homme réduit à la condition d'une bête de somme, et contraint de travailler sans relâche, avec la certitude de ne jamais recueillir la plus légère portion du fruit de ses labeurs; refuseroit peut-être de se donner tant de peine, si la faim ne devenoit pas pour lui un stimulant; comme les coups de fouet forcent les victimes de l'avarice espagnole de s'engloutir toutes vivantes dans les mines du Pérou. Mais rétablissez l'équilibre; et quelque difficiles que soient les tâches de la société, il se trouvera toujours des gens de bonne volonté pour les remplir. Est-il une profession plus fatiguante, et qui expose la santé

et la vie à plus de dangers que le métier de marin ? Cependant à peine le matelot a-t-il mis pied à terre, que sans songer à jouir des profits de son voyage, il brûle du désir de se rembarquer. Il ne faut pas connoître le cœur humain ; il faut nous assimiler à la brute, qui s'endort machinalement dès que ses besoins de première nécessité sont assouvis, pour supposer que l'homme, à son exemple, ne soit mû que par les mêmes appetits. Eh ! qui ne sait pas que les sensations morales ont sur notre être un empire absolu, auquel le sauvage lui-même est soumis ; puisqu'il se montre sensible à la gloire ; et qu'il compte les beaux jours de sa vie par ses exploits guerriers ? Qui ne sait pas que l'état de civilisation nous plongeant tous, comme Tantale, dans un fleuve de tentations, il en résulte que les jouissances de l'imagination et du cœur, rendent absolument sécondaires celles qui sont purement animales. Il est une idée particulière du bonheur, inhérente à l'homme, et qu'on découvre dans l'être le plus dégradé et le plus avili. Qui conduit le misérable à l'échafaud ; si ce n'est, non pas précisément la nécessité d'avoir un morceau de pain ; mais le brûlant espoir de sortir tout-à-coup de cet état de dénuement et d'humiliation, contre lequel se soulève la nature ?

Les passions, dont notre ame est le siège, ressemblent au choc perpétuel des élémens, qui, paroissant tendre à la destruction de l'univers, éternise au contraire sa conservation, et sert à féconder tous ses germes productifs. Sans les passions, l'homme indifférent et stupide ne seroit devenu ni agriculteur, ni artiste, ni commerçant, ni législateur, ni écrivain; et le monde engourdi dans une profonde apathie, n'eût jamais été qu'un aride et vaste désert. Mais quand la brute ne connoit d'autre mal que celui qui cause de la douleur; admirez cet ordre merveilleux de la nature, qui en douant l'homme de toutes les facultés de l'esprit et de l'industrie, a voulu, pour déterminer plus impérieusement leur germination, que le bien-être consistât moins pour lui dans la jouissance, que dans le soin de se la procurer: de sorte que la félicité est plutôt spéculative que réelle; car la continuité du plaisir l'émousse, et le rend souvent plus promptement insuportable que la présence même du mal. De la ce vuide, cette inquiétude secrète qui nous agite sans-cesse pour un bien en perspective, et qui fait que tendant toujours à un accroissement d'aisance, afin de mieux s'assurer des jours sereins et paisibles, l'existence la plus affreuse est pourtant celle livrée à une

entière nonchalance ; parce qu'avec l'inertie arrive l'ennui, cette consomption morale, qui répand le dégoût sur tout, et qui empoisonne tellement tous les instans de la vie, que souvent elle conduit au tombeau par la léthargie de l'ame et de l'esprit. Aussi est-ce une maladie des villes, séjour ordinaire de l'indolence. Le laborieux villageois ne trouve pas le temps de s'ennuyer

Encore une fois, il faut n'avoir jamais sérieusement réfléchi sur les effets désastreux de la pauvreté, pour s'être permis de la présumer nécessaire. Sous tous les rapports, c'est le fléau le plus terrible qui puisse affliger l'humanité. Trop d'exemples démontrent qu'elle sert à abatardir l'homme, à paralyser toutes ses facultés morales, à le précipiter dans l'infamie et dans le crime.

Il y a plus encore. L'indigence porte en outre des coups mortels au physique, et pour l'individu qu'elle dévore, et pour son espèce. Car ce n'est pas positivement une vie excessivement active, qui altère si visiblement la santé de celui qui se livre à tant de fatigues. Il est prouvé que l'action, en prévenant la coagulation des humeurs, est très-propre à raffermir le tempérament. Mais c'est une nourriture malfaisante, et toujours trop peu substantielle qui apauvrit le sang, et qui énerve

toutes les forces du corps. L'épuisement est la suite naturelle d'un grand exercice, quand de bons alimens ne viennent pas suppléer les pertes occasionnées par l'abondance des sueurs. Dans le nouveau monde, où les rayons brulans du soleil provoquent une transpiration continuelle, on a remarqué que les sauvages avoient plus ou moins de vigueur, suivant que leurs différentes hordes faisoient usage d'alimens plus ou moins nutritifs ; et chez ceux foibles, mous, et pour ainsi dire exténués, on a trouvé une population très-peu nombreuse, et point ou presque point de vieillards.

C'est pareillement l'effet que la misère produit au sein des sociétés policées. Il est extrêmement rare de voir une grande famille à un homme qui est né, et qui a constamment langui dans l'indigence. Avec un physique usé, non-seulement il est peu propre à la génération ; mais, comme le riche, il redoute de devenir père ; avec cette différence, que l'un restreint le nombre de ses enfans, pour cumuler sur leur tête une plus grande portion de fortune, et que l'autre ne veut pas donner la vie à un misérable de plus, dans la crainte d'accroitre ses besoins, et d'aggraver son sort : ou s'il céde à l'intensité de la nature, il ne crée qu'un être languissant, souvent rachi-

tique, et qui, nourri par une mère valétudinaire, ou mal-saine, rentre bientôt dans le néant, dont il ne paroissoit s'être échappé qu'à moitié. Quant aux vieillards, comment en trouver parmi des hommes qui, dans la vigueur de l'âge, luttent tous les jours contre le besoin, l'épuisement, et la mort ? Autant dans les campagnes, où l'on jouit de quelqu'aisance, voit-on beaucoup d'agriculteurs frais et robustes, qui prolongent très-loin leur carrière, autant dans les endroits où la misère est excessive, et sur-tout dans les grandes villes, est-il extraordinaire de rencontrer un vieillard tiré de la classe indigente du peuple. Que dis-je ? la majorité des individus qui la composent, n'offre communément que la triste image de l'âge le plus avancé. Car il n'est que trop vrai que la décrépitude les atteint avant quarante ans : et si les désordres d'une vie voluptueuse vengent l'humanité, en plongeant aussi de bonne heure les hommes opulens dans le tombeau, au moins ceux-là y sont-ils conduits par un chemin de fleurs ; tandis que le misérable s'y traine, en se roulant sur des épines !

D'ailleurs il est un dernier période dans l'indigence, dont les résultats se trouvent non moins contraires à l'état de nature qui a formé l'univers

pour tous les êtres vivans, qu'à l'état civil qui, en privant chaque particulier de la communauté de biens, a pour objet de lui assurer, en compensation, la pleine faculté de faire valoir les talens dont il peut être pourvu, et d'en recueillir paisiblement le fruit. A qui faire croire que dans le corps politique, une classe de surnuméraires qui ne doit son existence, ni aux conventions présumées du pacte social, ni aux produits d'aucun travail; mais uniquement à une inertie vagabonde et soutenue par quelques rétributions fortuites, parcimoniques et bénévoles, puisse être, dans l'ordre civil, une conséquence légitime de son organisation? Cependant la mendicité devient une suite immédiate de l'accumulation des fortunes; puisque ceux qui les possèdent n'ont qu'à fermer la main pour réduire sans ressources quiconque n'a que son génie et ses bras. Et certes quand on dit à un mendiant: *Allez travailler*. S'il répond: *procurez-moi de l'ouvrage*, quel reproche amer pour nos institutions sociales! et dans quel embarras doit-il jeter toute ame sensible? Mirabeau, dont l'astucieuse scélératesse surpassa encore la supériorité des talens, Mirabeau s'est pourtant trompé, en avouant, par un axiome démagogique; *qu'il falloit être, ou propriétaire, ou mercenaire, ou*

voleur ; car il reste une quatrième manière d'exister, qui est celle de mendier son pain : condition si rapprochée du mercenaire, qu'elle devient trop souvent son unique patrimoine. Qu'un ouvrier soit sans travail ; qu'un artiste tombe malade ; qu'un laquais soit congédié ; et voilà autant d'individus qui vont bientôt mourir de faim, s'ils ne se trouvent promptement en état de se procurer de l'emploi. C'est pourquoi, lorsque dans les campagnes on ne s'apperçoit pas du manque d'hopitaux ; ils sont devenus des établissemens indispensables dans ce qu'on appelle des *cités florissantes*. Il résulte de cette vérité que les ressources sont cent fois plus circonscrites où réside l'opulence, que dans les endroits où siége la médiocrité. Car l'artisan du luxe, borné à son talent, et incapable de remplir toute autre tâche que celle qu'il s'est imposée, devient un être inutile à la société, et à charge à lui-même, à l'instant que quelqu'accident personnel, ou quelque commotion politique le laissent tout-à-coup sans occupation. Aussi faut-il le dire à notre honte ; la mendicité, qui paroît avoir été méconnue des anciens, est devenue parmi nous une véritable profession, qui a son jargon, ses règles et ses finesses, et que le père des philosophes françois, l'excellent

observateur Montagne a si bien dénommée : *le métier de la gueuserie.* Aussi l'habitude nous a-t-elle si fort accoutumés à cette violation de tous les principes naturels et civils, que, quoiqu'il n'existe point de situation, ni plus affligeante pour l'humanité, ni plus funeste à l'ordre public, cependant nous voyons, avec un sens-froid révoltant, les déplorables victimes de l'insouciance de nos gouvernemens être souvent contraintes de s'applaudir de leurs infirmités, ou de cautériser leurs membres par des playes factices, afin de nous attendrir avec plus de certitude. Plus d'une fois ces malheureux ont porté des mains parricides, jusque sur leurs enfans, et n'ont pas craint de de les mutiler, pour en faire des objets de commisération. Quelle horreur ! la nature en frémit ! et nous, nous sommes si éloignés d'elle, que le premier de tous les sentimens, la pitié, ne trouve plus d'accès dans des ames cuirassées par l'égoïsme ! Car ceux-là même qui cèdent à un mouvement de générosité, ne sont mus, la plupart, par aucune de ces affections douloureuses qu'imprime le spectacle déchirant du malheur : et tel qui donne la charité, le fait, ou par ostentation, ou dans l'idée que le ciel le lui rendra au centuple. Ainsi l'on met de l'orgueil dans une vraie restitution ; ou par superstition, on convertit

la bienfaisance en prêt usuraire ! Au reste, ce n'est pas l'aumône qu'il faut à celui qui manque de pain ; mais de l'emploi, mais le salaire de ses labeurs, mais avec toutes les facilités requises l'obligation de travailler. Dès que dans un empire vous voyez un vieillard ou un infirme demander la charité, dites que l'administration est vicieuse. Quand vous rencontrez des hommes sains et robustes, ou des enfans qui mendient ; assurez que les abus et le cahos sont au comble.

A peine l'excès du besoin eut-il porté l'homme à se souiller de vols et de meurtres, que la terre se couvrit d'échafauds ; et il parut plus facile à des gouvernemens, aussi peu éclairés que despotiques, d'arrêter le crime, en égorgeant le coupable, que de se hâter de le ramener à la vertu, et de prévenir la perversion générale, en prenant les mesures nécessaires pour empêcher les progrès de la contagion par la réforme de ses causes évidentes. C'est admettre une très-fausse maxime en politique, que de supposer que l'utilité commune soit fondée sur le mal particulier. Un voleur est supplicié ; c'est, dira-t-on, un malheur personnel, d'où naît l'avantage général. Cependant si vous remontez à la source, vous trouverez que le crime et sa punition ont pour principe la dé-

tresse de la multitude ; et que cet assassinat juridique ne sert qu'à sceller l'infortune du plus grand nombre. Ainsi ce châtiment exemplaire, loin de tourner au profit du corps social, devient au contraire un acte destructeur de la prospérité publique.

A le bien prendre, ce sont donc moins les hommes que l'auteur des choses n'a sûrement pas créés essentiellement méchans, que nos institutions civiles qui, dégénérées et vicieuses, nous rendent tels ; dont l'amendement doit fixer, avant tout, l'attention et les soins du législateur philosophe. Car, d'après la marche ordinaire des gouvernemens, ce sont d'abord les loix qui forment les mœurs ; comme dans la suite le relâchement des mœurs parvient progressivement à atténuer la vigueur des loix. Mais à l'époque de la régénération, plus le mal s'est invétéré, plus la cure est difficile. C'est l'état d'une plaie gangrenée, que chaque instant de retard rend inguérissable, et à laquelle pourtant on n'a pas le courage de se soumettre, effrayé par les douleurs de l'opération. A moins qu'une violente explosion ait tout confondu, ou qu'il s'agisse d'organiser une colonie, ce qui nivelant tous les intérêts, ne laisse prédominer que celui du bien public, le réformateur d'un empire a plus qu'une

constitution

constitution à tracer. Il doit la combiner de manière qu'elle assure le retour de la félicité générale, sans néanmoins produire nn boulversement subit et convulsif, qui, rendroit ses efforts inutiles, en compromettant l'existence de tout le monde, et qui peut-être l'exposeroit lui-même à devenir la première victime de son zèle. Tel fut le sort de Lysandre et d'Agis à Lacédémone, de Solon à Athènes, et des Graques à Rome. Mais si dépourvu à la fois de caractère, d'impassibilité, de vues profondes, et d'un jugement solide, il se laisse arrêter par de vaines considérations; si craignant de trop blesser la cupidité des riches, et cet essaim d'insectes dévorans, qui doivent leur existence précaire aux abus que propagent les prodigalités et le faste, il se contente d'employer de simples palliatifs; celui-là porte un coup mortel à sa patrie, en lui faisant perdre à jamais l'occasion si rare de se régénérer.

Ce seroit, par exemple une grande erreur que d'avoir recours aux loix somptuaires pour faire disparoître les dangers du luxe. Car cette mesure, sans attaquer le mal à sa racine, se réduit à en effacer momentanément les apparences. Tout réglement prohibitif devient un aiguillon,

une amorce qui, doublant le prix de la chose prohibée, accélère la transgression, et qui même consacre les prétentions de l'orgueil, en établissant ces distinctions qui les font naître. Et puis la proscription formelle et soudaine des arts, qui ne sont pas purement méchaniques, dans un état où le commerce est une branche nécessaire, produit une commotion qui peut tout ruiner, en paralysant d'un seul coup tous les bras employés dans les ateliers; ce qui porteroit au dernier terme la misère et le désespoir, quand il faut songer au contraire à restreindre le nombre des malheureux. Tout se tient dans l'ordre politique; et si l'agriculture est la base principale de la prospérité, le commerce devient le premier agent de l'agriculture; c'est lui qui fait valoir ces manufactures utiles où les laines, les lins, la soie même sont ouvragés. C'est lui qui porte à l'étranger les productions territoriales de toute espèce. C'est lui qui procure les matières premières sur lesquelles l'industrie s'exerce et se perfectionne. C'est lui en un mot qui, facteur de nation à nation, et courtier de citoyen à citoyen, communique, par une grande circulation de numéraire, l'activité et l'aisance, et compense, chez un peuple nombreux, l'égalité, ou le man-

que de propriétés foncières, devenues insuffisantes pour que chacun en ait une portion convenable.

Sans doute, il seroit mieux, il seroit plus décidément favorable, qu'une nation pût être purement agricole. Alors l'accroissement des fortunes particulières étant moins facile, leur niveau assureroit davantage le règne de l'égalité et de la liberté. Mais quand une fois tous les peuples sont arrivés à une distance si incommensurable de cette condition primitive; quand chaque empire se trouve entouré et resserré par d'autres peuples commerçants, et avancés dans les sciences, dans la politique et dans les arts; quand au sein d'un état il s'est élevé des villes qui ne peuvent subsister qu'a l'aide de l'industrie, ce seroit proposer une subversion totale, ce seroit vouloir qu'on mît le feu à toutes les cités; ce seroit par conséquent demander l'impossible, et manquer infailliblement son but, que de prétendre faire admettre un systême éversif et impraticable. Le tribun Philippe prophétisa la chûte certaine de l'empire Romain, lorsqu'il annonça au peuple qu'il n'existoit pas dans la république deux mille propriétaires. Mais aussi il tendoit à en précipiter l'écroulement, en demandant, pour prévenir ce malheur, que les

terres fussent également partagées entre tous les Citoyens.

Les loix agraires, dans leur véritable acception, pourroient être vivement accueillies par une nation, qui, plongée dans la misère, verroit toujours avec enthousiasme ce qui paroîtroit lui promettre un meilleur sort. Mais dans l'ordre public, politique, c'est une belle chimère, et celui qui les propose ne peut être qu'un fourbe, qui cherche à accaparer la faveur du peuple, ou qu'un ignorant qui n'a jamais approfondi les effets de la civilisation : comme aussi ceux-là sont pareillement des ennemis de la félicité publique, qui s'efforcent de ranger dans la classe des loix proprement agraires, celles dont l'objet est de rompre une trop grande disproportion entre les fortunes respectives des citoyens. Et de ce nombre furent les antagonistes des Gracques qui ne demandoient pas un nouveau partage des terres, mais bien une distribution égale entre tous les particuliers du territoire conquis par les armes de la République.

Au surplus, pour trancher sur le système des loix agraires, il suffit d'observer, qu'à moins de prétendre que chaque individu redevienne non pas simplement agriculteur, mais laboureur, ce qui seroit le retour presque entier à l'état de na-

ture, l'admission de ce systême ne peut s'allier qu'à l'institution des esclaves, comme à Sparte et à Rome. Et certes ! ce n'est pas ce qu'on pourroit nommer le rappel de la félicité générale; puisque la servitude voue forcément la majorité à l'oppression et au mépris; puisqu'alors il existeroit une véritable aristocratie, qui est l'empire absolu de la minorité sur le plus grand nombre, et qui, dans ces siècles reculés où la liberté obtint le plus d'extension, condamna les trois quarts de la terre à gémir sous la tyrannie la plus atroce. Il faut donc conduire les hommes au bonheur par un systême moins brillant en théorie, que facile dans son exécution. Il faut désintéresser ceux mêmes qui pourroient penser avoir à se plaindre de ses résultats, ou tellement lier l'opinion de la majorité à son succès par des avantages palpables, sans blesser aucun droit réellement légitime, que tous soient forcés d'y applaudir. Il faut encore connoître parfaitement les vrais principes, et que le plan proposé en soit plutôt la dérivation naturelle, que la conséquence d'une simple opinion. Il faut enfin que toutes les pièces de la machine politique, combinées pour former un ensemble, ne présentent aucune incohérence, aucune disproportion; mais qu'elles se trouvent au contraire si intimement jointes et contexturées, que chaque

partie soit dépendante l'une de l'autre, et marche d'accord par une commune et même impulsion.

Or, pour donner le premier balancement à l'équilibre social, on doit prendre pour point d'appui cette maxime d'éternelle vérité : c'est que tout ce qui nuit essentiellement au bien-être de la multitude, devenant pour le corps politique un germe d'anxiétés et de dépérissement, son extirpation est commandée par l'intérêt de tous, ou, pour parler d'une manière plus décisive, par le salut du peuple, qui est la loi suprême. Cette loi, que l'ambition des despotes et que l'ignorance et la foiblesse des nations peuvent laisser tomber en désuetude, mais ne jamais abroger; cette loi, qui étant le titre imprescriptible des droits égaux de chaque citoyen, peut seule valider les articles du pacte civil; cette loi devant laquelle les prétentions exclusives des particuliers s'évanouissent; cette loi, qui, pour le bien public, ne ménage ni les personnes ni, à plus forte raison, les propriétés, n'autorisera aucune réclamation valable de la part des capitalistes, si, sans leur enlever actuellement l'excédent d'une fortune dont l'immensité n'atteste qu'une antique usurpation, on s'en tient aux moyens d'en atténuer l'influence corrosive par une subdivision accélérée, et sans possibilité d'un entassement ultérieur.

Différentes opérations sont nécessaires pour atteindre ce résultat. La première est de déclarer que nul citoyen ne pourra posséder désormais, dans un cercle déterminé par la constitution, plus d'une quantité fixe d'arpens de terre, dont la proportion sera calculée d'après l'exacte précision de ce démembrement indispensable. Cette première disposition réalise des avantages trop peu généralement sentis, quoiqu'ils tiennent immédiatement à la politique, non pas celle des tyrans, qui n'est que l'art perfide d'asservir les hommes par la propagation des abus, mais celle qui n'avoit pour objet dans les républiques anciennes que la prospérité de la nation; celle qui s'oppose à ce que personne dans l'état ne puisse se trouver sous la dépendance directe et non réciproque d'un autre particulier. Car dès-là commence le premier chaînon de l'esclavage, forgé l'envi par l'autorité qu'acquiert le plus puissant, et par la résignation forcée de l'individu subordonné. Ainsi en morcelant les propriétés. (1) C'est tendre infailliblement à la diminution des cultivateurs journaliers, dont l'existence ne sera jamais que précaire et misérable, dès qu'elle prête à l'arbitraire; c'est par suite absorber en grande

(1) Comme les biens des émigrés et les biens nationaux, par exemple.

partie l'ascendant funeste des richesses, qui seront toujours prédominantes, quoiqu'on fasse, tant qu'il sera permis à un seul homme de retenir dans ses mains la jouissance souvent d'un village entier, et même de plusieurs contigus, puisqu'on se rend de cette manière maître à la fois des hommes et des choses.

Le petit cultivateur lui-même n'échappe pas aux atteintes de cette suprématie territoriale. Car n'ayant point le temps d'attendre, il s'empresse de porter le premier son grain au marché, ce qui d'abord en fait baisser la valeur, à cause de la concurrence, et quand il a vendu sa denrée au plus bas prix, il se trouve contraint, quelques mois après, d'en acheter pour sa consommation au poids de l'or. Aussi végète-t-il dans une pénurie, contre laquelle son infatigable activité devient perpétuellement insuffisante et nulle. Voilà donc évidemment le secret de cette disette presque continue des grains, produite artificiellement par la réunion en masse des récoltes, inséparable de l'accaparement des propriétés. Sous ce point de vue, non-seulement leur cumulation livre constamment le peuple à la merci de l'avidité des riches; mais l'ambition, pouvant à son gré le harceler sans relâche en l'affamant, a toujours ainsi à sa disposition un moyen de plus pour le plonger dans la servitude, par l'excès même du désespoir.

Cette tentative servit plus d'une fois aux empereurs romains à appesantir le joug de leur despotisme. Ce fut elle qui en France donna le change en 1771, au mécontentement du peuple, en détournant ses regards des chaînes que l'infame cour de Louis XV travailloit à river pour jamais. Ce fut elle qui, en 1789, offrit à la tyrannie la dernière arme avec laquelle on se flata d'empêcher la nation de briser ses fers. C'est encore à l'aide de cette trame que dans le moment décisif où il est question de substituer au règne exécrable de l'arbitraire et des abus, l'empire salutaire de loix ochlocratiques, on essaye d'allarmer le peuple sur sa subsistance, afin de le distraire de ses plus chers intérêts, soit dans le principe, pour sauver la tête criminelle du chef parjure et sanguinaire de ses oppresseurs, soit depuis, pour applanir la route du trône à quelque monstre de son espèce. Enfin cette facilité de saper à volonté et de renverser les bases de la constitution, même la mieux affermie, dérive d'un usage trop liberticide, pour que toute administration sage, éclairée et paternelle, ne s'applique pas à le détruire, comme étant non moins contraire au droit de chaque individu acquis sur le sol qu'il habite, qu'attentatoire à sa propre existence.

Peut-être dira-t-on que le défaut de constructions suffisantes, s'oppose à ce morcellement des

propriétés, (1) d'autant mieux que la multiplication nécessaire des bâtimens entraîneroit la perte d'un terrein précieux. Sans doute s'il falloit joindre un château à chaque dizaine ou vingtaine d'arpens, cette objection acquerroit quelque apparence de fondement. Mais qui empêchera de former dans les fermes des séparations qui en faciliteront le partage en deux, en trois ou quatre portions. Et si cet arrangement ne fournissoit point les constructions suffisantes, quatre-vingt ou cent granges peu spacieuses, élevées par village sur l'emplacement même de ces maisons de plaisance, qui embrassent tant de surface par leurs jardins anglais, leurs bosquets de fleurs, leurs lacs croupissants, leurs isles désertes, ne changeroient-elles pas en établissemens inappréciables ces palais d'Armide, uniquement destinés à repaître les yeux indifférens de l'opulence, qui elle-même n'en sait pas jouir, et où la végétation la plus féconde n'offre au pauvre que stérilité et terrein perdu ?

Au reste, seroit-il vrai qu'il fallût prendre quelque coin d'un champ ou d'un vignoble pour y serrer leurs productions; ce petit retranchement seroit plus que remplacé par un accroissement de rapport, résultant de cette répartition

(1) Il faut observer que je parle sur-tout des biens des émigrés, des biens nationaux et des biens communaux.

partielle des propriétés. Quiconque a parcouru les campagnes, a dû remarquer que la terre la mieux cultivée est toujours celle qui a été arrosée des propres sueurs de celui qui la possède. Toujours on distingue au premier coup-d'œil le champ du laboureur, de celui qui appartient à ce qu'on nomme *le bourgeois*, quoique travaillé pourtant par les mêmes bras. Dans les guérets du paysan, c'est une terre plus profondément fouillée, ce sont des sillons mieux faits, des rigoles plus artistement dirigées, des engrais plus également distribués; enfin c'est *le moi de la nature* qui se décèle visiblement. Celui qui travaille à la journée calcule les heures et les coups de bêche. Peu lui importe que la terre rapporte plus ou moins. Il n'a rien à prétendre sur cette surabondance de récolte. Son avantage particulier est même d'achever promptement sa besogne, afin d'aller offrir et vendre ses services à un autre : d'où l'on sera forcé de conclure qu'il n'est point d'obstacle plus réel et plus nuisible à la prospérité publique, que de laisser cultiver les terres à la tâche, puisque l'imperfection de ce labour enchaîne évidemment les progrès aratoires, et qu'il est d'expérience dans les cantons de petites cultures qu'il suffiroit, pour ruiner le pays, d'admettre de grands propriétaires qui, employant

des bras étrangers, amaigriroient totalement un sol ingrat, par ce défaut de zèle et de soins, dont l'intérêt personnel est le seul, ou du moins le premier véhicule.

Mais après avoir attaqué le monopole des propriétés dans la partie des ventes et des acquets, cette réforme resteroit imparfaite si elle n'étoit pas suivie dans toutes ses ramifications. Notre législation procure encore deux autres moyens d'accroître ses possessions, soit par l'effet des donations, soit par la voie de l'hérédité. Les donations entre-vifs, qui ne sont proprement que des cessions faites à des conditions viagères, se trouvent par conséquent comprises dans la restriction de vingt arpens, relative aux ventes et aux achats. Reste donc maintenant l'article des testamens, qui exige, non pas une simple modification, mais une entière suppression.

C'est aux Romains, c'est à ce peuple si fier, si impérieux, que nous devons l'usage de tester. Il appartenoit à des hommes chez qui la volonté absolue étoit la maxime fondamentale de leur politique, à des hommes qui avoient étendu leur despotisme jusques sur leurs propres enfans, de prétendre conserver une extension de puissance, au-de-là même de la tombe. Vainement la nature nous réduit-elle en poussière après nous

avoir fait rentrer dans le néant; vainement nous marque-t-elle ainsi que tout doit finir avec nous; puisque l'homme qui n'est plus, devient dès ce moment comme s'il n'eût jamais dû exister; sa vanité se plait à survivre à lui-même, en exerçant encore une domination sur ceux qui foulent sans respect ses cendres à leurs pieds. Le moyen d'arriver à la liberté, quand du séjour des morts, il est permis de noûs envelopper d'entraves !

Si dans l'ordre de la nature on peut vouloir se perpétuer après que l'existence nous a été ravie; si ce désir qui semble inné devient un des plus puissans mobiles qui portent l'homme à se distinguer; ce ne doit être qu'en laissant de soi un souvenir glorieux des vertus qu'on a pratiquées, ou des leçons de sagesse qu'on a tracées à la postérité. Mais conserver une existence civile quand on est effacé de la liste des vivans; mais dicter des lois à des êtres animés, après être redeveuu matière brute et annihilée : mais régler la distribution des biens de cette vie, au moment où le trépas nous en a dépouillés nous-mêmes, c'est renverser tous les principes du systême de l'univers; c'est asservir successivement les générations futures aux abus et aux erreurs des précédentes; c'est porter une

atteinte formelle aux droits égaux de ceux qui naissent, par des dispositions qui les accroissent pour les uns, en les restreignant pour les autres; enfin c'est se jouer de la justice éternelle ; et fixant sur la terre l'envie, la haine, la discorde et le malheur, c'est se faire poursuivre dans la nuit du tombeau par les malédictions du désespoir !

Quelque opinion, quelque système que l'ordre établi puisse étayer, les décrets de la nature, plus forts encore que l'illusion d'une longue habitude et d'antiques préjugés, démontrent chaque jour que l'homme n'est qu'un simple usufruitier de ses possessions; et que, s'il lui est permis d'en disposer pendant sa vie, cette faculté cesse et expire avec lui. Ainsi celui qui convertit le seul titre que lui ait conféré l'auteur des choses, en volonté ultérieure à son existence, n'est pas moins ridicule que ces rois d'Egypte ou des Indes, qui se font enterrer avec leurs femmes, leurs esclaves, et tout ce qu'ils ont de plus précieux, pour s'en servir, suivant leur folle imagination, lorsque l'anéantissement éternel de leurs sensations vitales, leur atteste indubitablement que c'est là le terme pour tout individu, d'une jouissance qui n'a plus ni cause ni objet.

D'ailleurs cette infraction des lois de la nature, envisagée sous les considérations morales et politiques, présente dans la faculté de tester autant d'inconvéniens que d'abus. C'est par elle que la majorité des membres du corps social est dépouillée des biens qui, appartenant exclusivement à la patrie, ouvrent à tous indistinctement un droit commun à leur succession. C'est elle qui conservant ces mêmes biens dans la caste des riches, voue éternellement la multitude, par cette exhérédation prolongée, au dénuement et à toutes les angoisses du besoin. C'est elle encore, qui dans les familles mêmes consacre l'iniquité, et fomente les aversions et les procès.

Qu'un père fasse des avantages à un ou à plusieurs de ses enfans, au détriment des autres; il commet une injustice criante envers ces derniers, et allume dans leur cœur une haine irréconciliable, et contre ceux qu'il a favorisés, et contre lui-même. Ainsi l'effet des dispositions testamentaires, est de briser le premier lien de la civilisation, les sentimens affectueux de la parenté, et d'inonder la société d'ennemis; quand l'ordre public doit tendre à ne la composer que de frères. Vainement dira-t-on que des parens qui ont à se plaindre de leur famille, doivent avoir la faculté de l'en punir. Cette prétention

n'est justifiée que par nos préjugés politiques. Hommes imprégnés de foiblesses et de passions, comment et pourquoi croyez vous avoir si souvent des reproches à faire à vos enfans ? Leur manque de respect et leurs écarts ne sont-ils pas presque toujours la suite, ou de votre partialité, ou de vos rigueurs ? Ils apportent en naissant toutes les dispositions à l'attachement le plus tendre pour vous ; leurs besoins, la reconnoissance et la sensibilité du premier âge leur en imposent l'obligation. Qui peut donc aliéner leurs esprits contre les auteurs de leurs jours, si ce n'est cette dureté avec laquelle on les traite, cette opposition rigoureuse qu'on met au développement de leur caractère, cette préférence marquée qu'on accorde aux uns, tandis que les autres sont constamment rebutés ; en un mot, cette sujétion tyrannique dans laquelle on les tient jusqu'à ce qu'ils sachent eux-mêmes s'en échapper ? Voyez le jeune sauvage ; jamais molesté, jamais flétri par les spéculations de l'intérêt, il vénère son père comme son plus zélé protecteur, il le chérit comme son meilleur ami. Mais vous qui ne vous entourez que d'esclaves, vous qui par un front toujours sévère, fermez leur cœur à cette confiance si douce et si utile ; vous qui plutôt tyrans que pères, n'accordez

votre tendresse qu'à ceux qui vous paroissent les plus rempans, les plus pusillanimes, les plus adulateurs ; êtes-vous bien admissibles à vous plaindre, lorsque l'indifférence et les erreurs de vos enfans sont votre propre ouvrage ! La loi permet au père mécontent de son fils de le déshériter ; mais ce fils, fût-il réellement coupable, que celui qui doit lui assurer l'existence, après la lui avoir transmise, se rend encore plus criminel que lui en le plongeant dans la misère ! c'est étendre sa vengeance jusques sur la postérité innocente de cet enfant réprouvé, et Néron qui empoisonne Britannicus, et qui poignarde Agrippine, se montre peut-être moins barbare. L'exhérédation est un parricide en morale comme en politique ; et il n'y a plus à s'étonner de voir la terre couverte d'un si grand nombre d'êtres souffrans et abandonnés, quand il est permis aux pères mêmes d'être sans entrailles pour leur famille !

Si la partialité seule motive l'exhérédation, et j'ai vu une mère convenir qu'elle avoit détesté un de ses enfans dès le moment où elle en étoit devenue enceinte, c'est une injustice trop criante et trop hautement désavouée par la nature, pour que la législation ne se hâte pas de la proscrire. L'objet des lois peut-il être de livrer le foible

à la discrétion du plus puissant ? et cependant dans nos mœurs il est si peu d'hommes qui savent commander à leurs passions ! il en est tant qui s'abandonnent si aisément à la prévention, que leur remettre entre les mains les balances de la justice, c'est les armer d'un glaive pour assouvir leurs inimitiés et leur vengeance irascibles. Remarquez que l'exhérédation est toujours la peine des fautes commises dans l'adolescence où l'étourderie et le feu du tempérament demandent grace pour une punition qui embrasse le cours entier de la vie, et qui frappe au moment où l'âge mûr conduit l'homme fait a réparer ses anciennes erreurs. Remarquez que ces émancipations inconsidérées, sont le plus ordinairement occasionnées par le trop grand asservissement dans lequel on tient la jeunesse, et que ces écarts sont pourtant les prétextes à l'ombre desquels on cherche à excuser dans la suite la haine qu'on fait éclater contre ces enfans déshérités. Remarquez enfin que cette animosité des pères est trop souvent ou excitée ou entretenue par la perspective d'enter son bien être sur la ruine de celui qu'on travaille à perdre ; et qu'ainsi l'usage fatal des testamens arme les père et mère contre leur famille, et les frères et sœurs les uns contre les autres. Ecoutez ce

qu'en pensoit un des plus illustres philosophes de la Grèce. Platon dans ses dialogues, introduit des citoyens, qui disent à leur législateur : « Grands Dieux, quelle injustice ! Quoi ! il ne » nous sera pas permis, suivant que nous au- » rons été servis dans nos affaires, dans nos ma- » ladies, dans notre vieillesse, de distribuer » comme il nous plaira nos biens à nos en- » fans ? Non, mes amis, leur répond le légis- » lateur : lorsque vous êtes au moment de mou- » rir, il est difficile que vous connoissiez ce qui » est à vous ; puisque vous ne vous connoissez » plus vous- mêmes. Comme législateur, je vous » dis que ni vos biens, ni votre famille, ni vos » personnes, ne sont à vous : tout cela appartient » à la patrie, qui doit seule en disposer. Ainsi, » pour empêcher que quelques passions ou quel- » que flatteur dans votre vieillesse ou pendant » que vous serez malade, ne vous fassent com- » mettre des injustices, en vous suggérant des » testamens, c'est à la loi à vous en préserver ; » c'est à elle qui n'a pas plus d'égard pour les uns » que pour les autres, à régler avec justice la » distribution des objets que vous laissez après » votre mort. »

Si l'on veut être de bonne-foi, on sera forcé de convenir que ces vérités sont parfaitement

exactes. Le testament qui se rapproche davantage d'un acte de bienfaisance, est encore plus ou moins l'ouvrage de la suggestion. Circonvenu de tous côtés, quand on a de la fortune, on croit bonnement ne la léguer qu'à l'amitié, ou ne sacrifier qu'à la reconnoissance, tandis qu'on ne cède qu'aux insinuations artificieuses de la plus lâche et de la plus criminelle séduction. Tel qui se ravale assez pour descendre jusqu'aux plus basses complaisances, dans l'intention de s'assurer les tristes dépouilles de celui dont il s'empare exclusivement, ne compte-t-il pas au fond de son ame toutes les heures qui reculent la livraison de sa proie ? Et non moins fatigué de jouer ce rôle infâme, que pressé de jouir, est-il si loin de commettre un forfait de plus ? Voilà des périls qui menacent particulièrement tout citoyen sans famille, et tous les célibataires qui, dans leur vieillesse, se trouvent livrés à des domestiques. Combien de fois la promesse imprudente de les choisir pour légataires, afin de les rendre plus attentifs et plus zèlés, a-t-elle hâté la mort du testateur ? Quand vous voulez faire du bien, pourquoi vous montrez-vous insensibles à la satisfaction de le distribuer vous-mêmes ? Le transmettre après votre mort, c'est dispenser de toute reconnoissance. Ces libéralités

perdent leur prix, lorsqu'on songe qu'elles ne sont le résultat d'aucun sacrifice. Ignorez-vous que le pauvre qui court à votre porte dans le jour de vos funérailles, applaudit à votre trépas, puisqu'il ne doit cette aumône tardive qu'à un legs expiatoire? Comment donc! ne saura-t-on jamais donner à propos? Il ne s'agit pas d'être prodigue, mais de porter un cœur vraiment généreux. Peu laisse toujours un espoir ultérieur; et dès que le terme de l'existence devient celui des bienfaits, la main qui les répand est si chère, si précieuse, qu'on ne redoute rien tant que de la perdre. Mais quand les loix elles-mêmes, viciées par l'ignorance et par les préjugés, ont contribué à nous rendre inconséquens, injustes et barbares, c'est à elles à réparer, par leur prompte réforme, les maux incalculables qui désolent l'humanité; c'est aux loix perfectionnées à rappeler enfin les sociétés politiques au vœu de la nature, qui est égalité de droits, et secours à ceux qui gémissent.

Depuis assez long-tems la mort arrêtant l'orgueil et l'ambition dans leur course, et remettant leur cendre avec celle des hommes les plus obscurs, pour venger les outrages dont ces derniers furent couverts, nous avertit qu'une législation plus équitable doit prendre les citoyens à

leur entrée dans la vie, afin de leur assurer indistinctement cette égalité, que leur naissance elle-même vous confère. Il faut donc, dans l'état civil, autant que l'ordre des choses peut le permettre, placer les individus sur la même ligne, au moment où ils s'élancent dans la carrière, puisque c'est alors qu'ils ont le plus besoin d'assistance et d'appui. Il faut poser encore cet autre principe incontestable, que les citoyens naissent pour la patrie, et qu'étant leur mère commune, elle doit admettre et sanctionner irrévocablement les institutions qui tendent plus particulièrement à la propagation et à la prospérité de sa famille. Sous ce point de vue, la population doit être encouragée, provoquée même par tout ce que la politique peut enseigner de plus efficace. Non-seulement la première obligation du citoyen est celle de tout homme qui reste dans l'état sauvage, c'est-à dire, de fournir à l'association des successeurs, pour y perpétuer sa race; mais de lui en procurer un nombre tel que la nature paroît l'avoir déterminé pour chaque espèce.

Ainsi ce n'est pas uniquement le célibat qui doit être proscrit : tout gouvernement éclairé s'appliquera en outre à multiplier les forces du corps politique par des encouragemens que sauront procurer de nouvelles règles adaptées aux

successions. Le simple usufruit des terres, admis à Sparte, n'avoit pas d'autre objet, en réservant à chaque membre de la république une portion égale de jouissance. Mais dans un empire où la propriété est devenue le fondement de sa splendeur; et qui par ses relations exotiques, et par son étendue incommensurable s'oppose à cette communauté de biens qui exige un territoire extrêmement circonscrit; c'est dans une heureuse organisation du mode des héritages, qu'on trouvera un nouveau contre-poids propre à ramener sans cesse l'équilibre versatile des fortunes,

J'ai souvent oui parler de la représentation à l'infini, comme un des systêmes qui pourroit le mieux atteindre ce but. Mais en y réfléchissant avec attention, on acquerra la certitude qu'il présente deux inconvéniens qui le rendent inadmissible. Le premier, c'est que le soin de justifier une parenté trop éloignée, devient nécessairement une source de litiges incendiaires, et que d'ailleurs ce même soin astreint à conserver des généalogies qui décrivent des lignes de démarcation entre les citoyens, tandis que l'intérêt public et l'harmonie sociale prescrivent de les fondre ensemble, afin qu'ils ne forment plus qu'une seule famille. Le second inconvénient

est, qu'il suffit d'avoir un seul enfant pour rompre cette chaîne de représentation, et pour réunir sur sa tête des richesses immenses, ce qui contribueroit, par une supputation sordide, à restreindre la population, et à éterniser la trop forte disproportion des fortunes.

Sans doute la perspective de laisser ses enfans dans l'aisance, devient pour chaque père de famille un stimulant utile et nécessaire. Aussi, loin de le détruire, ne doit-on songer qu'à l'électriser davantage. Ainsi, pour partir d'une donnée fixe, il faut distribuer la société en deux classes, les riches et les pauvres ; alors tout se réduira à faire servir le superflu de la première aux besoins de la seconde, par une combinaison qui puisse communiquer à toutes les deux une impulsion égale. Et cette combinaison découle de la consécration du principe, que la dette la plus sacrée du citoyen envers l'état, est une nombreuse famille. En conséquence, on doit commencer par établir que tout citoyen sera présumé avoir cinq enfans, et que sa succession ne pourra désormais passer à ses collatéraux. Car au-delà du degré consanguin, si l'on doit encore se regarder comme frère, ce n'est qu'en qualité de concitoyen, et à ce titre on n'a plus que des droits égaux à prétendre. Ces règles préliminaires ad-

mises, il en résultera que celui dont la progéniture n'atteindroit pas ce nombre, en recevroit le complètement de la loi. Je m'explique. Il ne s'agit point ici de l'adoption en vigueur chez les Romains. Cette coutume tient trop immédiatement à un esprit de domination arbitraire, pour être accueillie par une nation vraiment libre. Les hommes ne naissent, ni dans l'état de nature, ni dans l'état civil, pour appartenir exclusivement à tel ou tel individu, pas même à leurs parens ; autrement ce seroit vouloir qu'ils commençassent par être esclaves : et après avoir été dégradés par une sujétion forcée, dans l'âge où l'éducation laisse des empreintes ineffaçables ; comment pourroient-ils recouvrer ce sentiment d'indépendance qui, élevant l'ame, et exaltant l'imagination, fait qu'on abhorre la servitude dépressive et déchirante. Ils sont trop rares les cœurs magnanimes moulés comme ceux des Brutus, des Caton et des Cassius, dont la trempe forte et inaccessible à toute altération, repousse, par son élasticité soutenue, toute impression défectueuse ! Chez le plus grand nombre, le pli de l'habitude efface bientôt la teinte primitive de la nature ; et l'homme qui décèle dès le berceau tant d'impatience contre la contrainte, ne paroît plus, à l'âge de dix ans, qu'un lionceau appri-

voisé qui, au lieu de cette fierté noble et imposante, ne montre qu'un air craintif, sournois et abatardi. Aussi Lycurgue n'oublia-t-il pas d'arracher les enfans au despotisme de leurs pères, lorsqu'il voulut asseoir sur des bases solides l'empire de la liberté. Et si la tyrannie, malgré l'horreur qu'elle inspire, parvient à s'introduire et à perpétuer son règne odieux avec tant de facilité, n'est-ce pas l'ascendant oppresseur des parens sur leur famille, qui, forgeant les premières chaînes sous le poids desquelles on se trouve accablé avant même de se connoître, livre aux fureurs du pouvoir absolu un peuple tout façonné à l'esclavage ?

Le nombre de cinq enfans attribués à chaque famille n'a donc de rapport qu'à la distribution des héritages; et les pères ne connoîtront même pas les individus étrangers qui auront quelque part à leur succession. Voici l'apperçu de cette opération, qui, n'ayant pour but que l'atténuation des grandes fortunes, ne doit porter que sur elles. Qu'on fixe d'abord un maximum pour les enfans des riches ; que chaque lot dans l'héritage le plus considérable, ne pourra dépasser. Et comme l'accroissement de la population doit coïncider avec le soulagement des pauvres ; qu'on accorde une quote-part plus forte

aux membres d'une famille excédant le nombre de cinq. Par exemple, pour celles-ci, et au-dessous, le taux peut être de vingt mille livres. Ainsi, un père possesseur de cent mille francs n'a que trois mille francs ; hé bien, il reste à sa mort quarante mille livres à partager entre des enfans tirés de la classe des indigens. S'il en a quatre, ce n'est plus que vingt mille francs. Mais lorsqu'avec une fortune plus étendue, sa famille surpassera la quantité d'individus déterminée par la loi ; dans ce cas, le maximum sera de vingt-cinq mille livres, et le surplus restant, apres chaque portion de ses enfans prélevée, rentrera dans la masse de la succession nationale. Enfin, à l'égard du citoyen qui mourra sans avoir d'enfans, tous ses biens seront dévolus aux héritiers de la patrie. De cette maniere, loin d'enchaîner l'émulation et l'activité du riche, elles se trouvent aiguisées par le desir de laisser â sa famille une heureuse aisance, et même de circonscrire l'abandon de ses propriétés au sein de ses enfans, en multipliant leur nombre à raison de son opulence. D'un autre côté, le niveau des fortunes va se rétablir et prendre insensiblement une fixation entretenue par la mobilité même des mutations, si-tôt que le malheureux cessant, à la faveur d'une législation bienfaisante et juste,

d'être sacrifié dès le berceau par la disproportion abusive et vexatoire des richesses, sera appelé au partage des biens sur lesquels, en sa qualité de membre du corps social, il a pareillement une main-mise incontestable. D'ailleurs, pour augmenter de plus en plus les effets inappréciables de ce retour au droit naturel et civil, on réduiroit, pour l'héritier national, sa portion à la somme dont il a strictement besoin pour se mettre en mesure de s'occuper utilement. Car ce n'est pas une fortune qu'il faut d'emblée à celui qui commence, puisque dans cette hypothèse, au lieu d'enflammer son zèle, on provoqueroit sa paresse, et, par suite, sa perversion. Mais ce sont les avances indispensables pour commencer l'exercice d'une profession; et mille écus donneroient une multiplicité de lots qui, étendant à l'infini la division des fortunes, restitueroient au travail, aux vertus, à la félicité, une foule de nécessiteux qui ne croupissent dans l'oisiveté, dans le vice. et dans la pénurie, que faute d'avoir eu dès le principe, de quoi faire valoir leurs talens paralysés. Tout cela est compris dans ce bon mot d'un financier: *Ce n'est pas ni cent mille écus, ni un million qui deviennent difficiles à gagner, mais la première somme de cent pistoles.*

Le complément de cette grande mesure poli-

tique demande en outre la suppression des dots accordées aux filles quand on les marie, ainsi que la privation de leurs droits d'hérédité. Autrement ce seroit encore consacrer et l'accumulation des fortunes et la vanité dédaigneuse des riches, qui ne manqueroient pas de se refuser, comme ils l'ont fait constamment à former de ces unions saintes, inspirées par l'amour le plus pur, les seules conformes à l'assentiment de la nature, et que pourtant l'homme superbe avoit eu l'impudeur d'appeller *des mésalliances*. Qu'on ne s'y trompe pas : une semblable Loi n'est rien moins qu'une réprobation envers un sexe digne de tous nos soins ; quand il est évidemment créé pour embellir l'aurore de la vie, pour soulager les peines de l'âge mur, pour consoler les amertumes de la vieillesse. Une fois dégagé de tout accessoire pécuniaire, il n'en sera que mieux apprécié. A quoi se réduit son empire, depuis qu'un vil intérêt a fait dégénérer le sentiment en supputations arithmétiques, et que ce n'est plus ni ses charmes ni ses vertus qu'on adore en soupirant même à ses genoux? Je sais que la beauté passe aussi rapidement que la fraîcheur de la rose; je sais également que toutes les femmes n'en sont pas pourvues. Cependant si nous étions moins dépravés; si, plus attentifs à étudier la nature,

nous avions la sagesse d'approfondir ses vues, il seroit généralement reconnu que l'éclat passager des attraits n'est que la cause première des rapprochemens, et nullement le ressort extenseur de ces sympathies qui resserrent et qui cimentent les nœuds d'une tendresse sincère et durable. Dans un âge où tout n'est qu'ivresse et enchantement, il a fallu que des appas séducteurs servîssent à entraîner l'ame décidément vers certain objet, en fixant impérieusement nos regards. Mais quelle source cruelle de regrets, de dépit et de langueurs, si l'attachement que fait naître la blessure de ce premier aiguillon pouvoit s'émousser avec lui, lorsqu'une maladie, une grossesse, un petit nombre d'années, et l'habitude même de se voir, contribuent à l'envi à flétrir la beauté, ou à lui faire perdre tout ce qu'elle a de piquant. Analisez le caractère des femmes, et bientôt vous vous assurerez que ces traits ravissants, dont leur phisionomie est ornée, ne sont en elles qu'un agrément secondaire, et qui s'évanouit à mesure que des liaisons plus prolongées apprennent à les bien connoître. Dans l'union intime de deux cœurs, ce qui en éternise la douce étreinte, c'est cette sensibilité touchante, cette douceur soutenue, cette délicatesse de sentiment, cette réunion de toutes les vertus domestiques, cette affection

naïve et brûlante qui n'en paroît que plus forte, quand elle ne se partage qu'entre un époux et ses enfans. Malheur à celui qui seroit indifférent à des sensations plus délicieuses que la possession de tous les trésors de l'univers ! Aussi, combien de fois a-t-on vu des hommes plus séduits par ces qualités morales que par la beauté même ? Combien en est-il qui ne cessent pas d'être idolâtres de leurs maîtresses, quoique celles-ci aient été enlaidies ou par la petite vérole ou par quelque autre infirmité ? D'ailleurs quand les femmes ne seront chéries que pour elles-mêmes, elles deviendront plus soigneuses à se rendre non pas seulement aimables, mais dignes d'inspirer à jamais le plus vif attachement; et dès-lors il en restera bien peu qui ne sachent fixer nos hommages. Dès-lors aussi les hommes riches pourront, sans effort, adresser leurs vœux à des femmes qui n'auront en partage que des graces et des vertus, et celles appartenant à des familles opulentes, n'étant plus contraintes dans leurs inclinations, donneront indistinctement leurs mains aux citoyens qui sauront le mieux les mériter. Au reste, accordez à ces dernières une demi-part dans la succession de leur père, à condition qu'elles n'épouseront que des héritiers nationaux, qui, à ce prix, renonceront eux-mêmes à leur

mille écus. Et quant à celles qui perdroient leurs parents avant d'être mariées, on leur feroit une pension alimentaire, qu'aucune d'elles vraisemblablement ne seroit envieuse de se faire payer toute sa vie.

Par les effets vivifiants de cette législation régénératrice on parviendra à diviser les fortunes sans secousse et sans bouleversement, ce qui, dans toute réforme, n'est point à négliger, puisque l'expérience démontre que rien n'en fait échouer les succès et même la tentative, comme les convulsions et le cahos qui en résultent le plus ordinairement. A la faveur de cette opération salutaire, vous encouragerez les mariages et la population, vous cimenterez l'égalité et la fraternité en élevant au même niveau tous les citoyens; vous communiquerez une nouvelle existence au corps politique par la latitude illimitée, rendue à l'agriculture, aux arts utiles et au commerce; enfin, vous réparerez une trop longue et trop barbare injustice, en rappellant tous les membres de la société à la participation de ses avantages, et tous les hommes aux droits communs qu'un titre imprescriptible, celui de la nature, quoique foulé aux pieds depuis tant de siècles, leur délégue affirmativement.

Plus l'humanité fut outragée, plus les vexations

tions qu'elle a souffertes crient vengeance. Il est temps que la philantropie règne à son tour : il est temps que l'imposture sophistique et que l'égoïsme assassin soient confondus. Quoi ! c'est la portion laborieuse du peuple qui gémit toute sa vie dans le dénuement ! ce sont les bras à qui l'on doit toutes les productions de la terre, de l'industrie et du génie, qui se laissent arracher le nécessaire ! Un cri s'est fait entendre : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières.* Ajoutons-y la consécration de cette règle fondamentale : *Point de citoyen dispensé de se pourvoir d'une profession ; point de citoyen dans l'impossibilité de se procurer un métier ;* et dès ce moment une activité universelle va soustraire l'homme à toutes les calamités qui le persécutent en lui restituant sa primitive et véritable condition : celle de gagner sa vie à la sueur de son front.

Vous qui parlez sans cesse du droit de possession ; répondez : en est-il une plus sacrée que la propriété, qui réside dans la faculté obligatoire de travailler ? Comment se fait-il donc que celui qui se donne le plus de peines se trouve être le plus misérable ? Comment se fait-il qu'il existe dans l'ordre civil des individus abandonnés au point de ne pouvoir même pas jouir de cette propriété qu'ils tiennent de la nature ? car, encore

une fois, ôter à l'homme tous les moyens de s'occuper, n'est-ce pas lui ravir cette même propriété? n'est-ce pas le condamner à un état de spoliation absolue? Lock a dit: *c'est le travail qui constitue la propriété*: rien de plus vrai. Cette pensée n'est juste qu'autant que la possession elle-même est réellement le fruit du travail. Mais dans nos mœurs, et d'après nos coutumes iniques et abusives, il n'est point de principe plus contraire aux faits existants que celui-là. Car ce sont positivement ceux qui travaillent le moins qui se trouvent saisis de toutes les richesses. Ainsi rien ne prouve mieux peut-être que cette observation du philosophe anglais, combien nos institutions politiques sont vicieuses, et quelle distance il y a entre ce qu'exige la justice et ce que produisent nos gouvernemens.

Si le droit de propriété est inviolable, ce principe doit avoir son application au profit de tous les êtres qui composent la nation; et c'est argumenter de prétentions non moins illégitimes qu'entachées de mauvaise foi, que de vouloir retenir exclusivement la masse des possessions dans les mains d'une minorité au détriment de l'ensemble. Certes, la vie est un bien tout aussi sacré que cette propriété usuelle, et cependant la société en dispose chaque jour pour l'intérêt public, soit en

envoyant les défenseurs de la patrie affronter mille morts sur les champs de bataille, sans autre dédommagement que la gloire de périr pour le salut de leurs concitoyens, soit même en frappant du glaive de la justice celui qui, au mépris de ses décrets, ose porter atteinte à la possession d'autrui.

Pour réduire ce principe à son véritable sens, il faut dire que la propriété est sacrée d'individu à individu, de même qu'il seroit aussi souverainement illégal qu'inhumain d'immoler un particulier, uniquement pour faire le bien-être d'un autre citoyen. Mais ce droit n'est point et ne peut pas être sacré sous le rapport de l'utilité commune, attaquée par quelques réclamations particulières. Soutenir la thèse contraire, ce seroit demander l'extinction d'un droit antérieur à tous les autres droits des associations politiques, celui de la volonté et de la prospérité générale; ce seroit subordonner constamment l'avantage personnel au bien public; ce seroit même établir qu'une fois les abus arrivés à leur comble, il ne doit plus être permis d'en opérer la réforme; ce seroit par conséquent condamner à jamais la plus grande portion du genre humain à ne plus pouvoir échapper à cette position douloureuse et désespérante que réalisent la misère et l'avilissement, quand à force

36

d'usurpations, de brigandages et de tyrannies, la cupidité, l'orgueil et la soif insatiable du pouvoir, perpétuellement ligués contre les peuples, ont enfin réussi à les asservir complettement. S'il existoit dans l'état un homme qui portât au fond de son cœur une immoralité aussi profonde, et des sentimens si contraires à tout esprit de sociabilité, celui-là ne seroit pas seulement indigne d'en partager les bienfaits, mais affamé du bonheur et du sang de ses semblables; ce seroit faire un acte d'humanité que d'exterminer cet anthropophage.

Fin de la première partie.